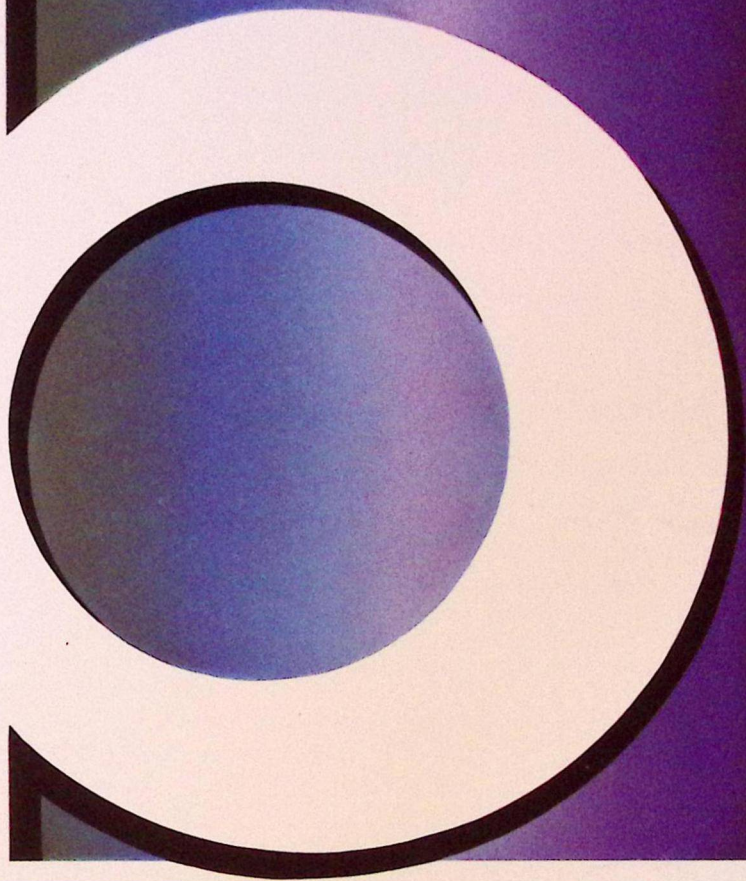


BRABANT



LEWISBIQUE
Archives

57



NOVEMBRE

1976

5

BIMESTRIEL

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction : Yves Boyen

Conseiller technique : Georges Van Assel

Présentation : Nadine Willems

Administration : Rosa Spitaels

Imprimerie : Robert Louis, s.p.r.l.

Photogravure : Quarto et Wespín S.A.

Couverture : le Berrurier

Prix du numéro : 60 F.

Cotisation 1976 (6 numéros) : 250 F.

Siège : rue du Marché-aux-Herbes 61
1000 Bruxelles.

Tél. : (02) 513 07 50.

C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant :
000-0385776-07.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité
de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van
het tijdschrift « Brabant », die ook tweemaandelijks
verschijnt en originele artikels bevat die zowel de
culturele, economische en sociale uitzichten van onze
provincie belichten als het toeristisch, historisch en
folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs qui désirent obtenir les deux éditions
(française et néerlandaise) de la Revue sont priés de
verser la somme de 400 F au C.C.P. 000-0385776-07.

BE ISSN 0006-8616

SOMMAIRE 5 - 1976

Raspail en Brabant, par le Dr. Armand Colard	2
A la découverte de Limal, par Joseph Delmelle	8
Le Compagnonnage, par Geneviève C. Hemeleers	16
Un vieux village brabançon : Steenhuffel, par Gladys Guyot	22
Connaissez-vous la Ghète ?, par Robert Engels	30
Eugène Broerman, par Guy Dotremont	32
Peutie, par Emile Poumon	40
Chapelles en Brabant (3), par Yvonne du Jacquier	42
Gastronomie en Brabant (3), par Jean Demullander	48
Le Paysage brabançon au XVII ^e siècle	50
Un nouveau bureau de tourisme à l'Aéroport de Bruxelles National, par Y. B.	52
Il est bon de savoir que...	53
Les manifestations culturelles et populaires	Couverture 4

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Raspail en Brabant : Bibliothèque Royale (Bruxelles), documents aimablement prêtés par Georges Renoy, Georges de Sutter et dessin de Henri Quittelier ; A la découverte de Limal : Willy Caussin et Albert Hanse ; Le Compagnonnage : « Rex » (Toulouse), A. Chetaille, Willy Caussin et photos aimablement mises à notre disposition par l'auteur ; Steenhuffel : Willy Caussin et A.C.L. ; Connaissez-vous la Ghète ? : Georges de Sutter ; Eugène Broerman : A.C.L., Christian Dehennin et documents aimablement prêtés par l'auteur ; Peutie : Willy Caussin ; Chapelles en Brabant : Willy Caussin ; Gastronomie en Brabant : dessins originaux de Tziboulsky ; Le Paysage brabançon au XVII^e siècle : A.C.L. Un nouveau bureau de tourisme à l'Aéroport de Bruxelles National : Fédération Touristique du Brabant ; Il est bon de savoir que... : Fédération Touristique du Brabant et Musée Postal (Bruxelles).

Notre Couverture : Le Pavillon Chinois à Laeken (Bruxelles) fut réédifié dans son site actuel à l'initiative de Léopold II. Il a été converti en musée, en 1946 (Photo : le Berrurier).

RASPAIL

en Brabant

par le Dr. Armand COLARD

UNIVERSELLEMENT célébré, il y a cent ans, comme un bienfaiteur de l'Humanité grâce aux vertus de sa « liqueur » qui apparaissait aux yeux d'un large public comme une panacée, François-Vincent Raspail de nos jours évoque peu de choses à nos oubliées mémoires. C'est un boulevard, diront les plus nombreux, se souvenant qu'une grande artère parisienne lui est dédiée. C'est l'inventeur de la médication par le camphre avanceront les plus avertis. Voilà ce qui reste, après un siècle, d'un de ceux qui connurent de leur temps une notoriété incomparable au point qu'à son enterrement, en janvier 1878, malgré le froid glacial d'une matinée d'hiver, plus de 120.000 personnes l'accompagnèrent à sa dernière demeure.

Né à Carpentras dans le Comtat Venaissin en janvier 1794, précocement doué d'une vive intelligence, Raspail, encore collégien, est chargé d'un discours de distribution des prix en 1813 et le consacre à la nécessité de se grouper autour de Napoléon pour le salut de la Patrie. Le maître de la France est mis au courant de l'épître, la lit et griffonne en marge : « Jeune homme à suivre, il

ira loin ». Cette appréciation enflamme le jeune thuriféraire qui proclame son soutien exalté à l'Empire. Hélas pour lui, 1814 marque le retour des Bourbons. La « Terreur Blanche » le poursuit et le force à monter à Paris pour échapper dans l'anonymat de la grande ville à la vindicte des nouveaux maîtres. Il déniche un modeste emploi de professeur dans une institution fréquentée par les fils de familles nobles, parmi lesquels se trouve un jeune Belge, Vilain XIV, qui plus tard sera son ami et son protecteur. En même temps, sous un pseudonyme, il écrit des pamphlets contre le régime de Louis XVIII et collabore aux journaux d'opposition.

Attiré par les Sciences et singulièrement par la Botanique, il mène de front avec son enseignement et son activité politique, une série de recherches fondamentales. Utilisant le microscope — instrument peu prisé alors par les savants en place — pour des investigations sur la classification des graminées, il parvient à donner à cette classification des bases originales et incontestables. Les travaux sont appréciés par l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg après quoi l'Académie des



Ci-dessus : caricature de Raspail, l'inventeur de la médication par le camphre.

Ci-contre : portrait de François-Vincent Raspail à l'âge de 40 ans.

Sciences à Paris s'y intéresse en la personne de son président Geoffroy Saint-Hilaire qui se fait un des défenseurs du jeune chercheur. En 1830 le zèle révolutionnaire de celui-ci le jette dans les combats des « Trois Glorieuses » qui aboutiront à la chute de Charles X. Louis-Philippe monté sur le Trône offre à Raspail, avec la Croix de la Légion d'Honneur, la place de Directeur du Museum. Eternel contestataire, celui-ci refuse l'*otium cum dignitate* et se lance dans une série de recherches nouvelles centrées cette fois sur la Chimie dans le même temps où il se déclare adversaire de l'Orléanisme qui l'a déçu. Arrêté comme Président des Amis du Peuple et fauteur d'une opposition subversive, il subit une première détention. Mais il fait, comme l'a dit un de ses commentateurs, D. Ligou, « bon usage de la prison ». Polygraphe impénitent, il met à profit son incarcération pour écrire. Fêtu d'émancipation et d'éducation populaires, de morale laïque, de justice sociale, il mène par la plume un combat incessant. Bientôt sa démophilie l'amène à lutter pour une meilleure hygiène des classes pauvres et, suivant une pente naturelle, vers le traitement



Ci-dessous : caricature de Victor Hugo que les gamins d'Uccle avaient surnommé « De Rat » (le Rat), en d'autres termes, l'Avare.

En page de droite : dessin de la chaumière de Boitsfort où Raspail séjourna à partir du 11 mai 1853 et qu'il quitta le 12 mars 1857 pour sa nouvelle résidence d'Uccle.



des maladies. Il attribue la cause réelle de celles-ci, dans un grand nombre de cas, aux vers, eux-mêmes vecteurs d'organismes infiniment petits capables d'essaimer par la circulation dans tous les organes et d'y provoquer des désordres graves.

Sans que le mot « microbe » soit prononcé ni défini, l'hypothèse est née dont, quinze ans plus tard, Pasteur aura la gloire de démontrer la véracité. Pour l'heure, Raspail s'affaire à combattre par un antiseptique — il prononce le terme — les agents des infections et, comme il n'est pas médecin, se sert d'un prête-nom, le Dr. Cottereau, pour installer un dispensaire où il pourra distribuer ses remèdes et mettre en œuvre sa méthode. Convaincu que le camphre est le corps chimique le plus à même à exercer des effets thérapeutiques, il l'emploie sous les formes les plus diverses, en potions, en prises, en lavements, en usage externe sous l'espèce de poudre et de pommade pour la cure des plaies suppurées. A titre prophylactique, il le préconise sous forme de cigarettes camphrées et de petits grains à avaler par la bouche.

La France entière, j'entends la France des petites gens, se met au camphre ! La ferveur populaire, il est vrai, est entretenue par l'*Annuaire de la Santé* dans lequel, depuis 1846, Raspail rassemble une infinité de recommandations d'ordre hygiénique et une masse d'affirmations concernant les guérisons obtenues grâce au médicament-miracle.

Le martèlement d'une propagande habilement orchestrée par le thaumaturge ne va pas sans chatouiller désagréablement le corps médical ni sans éveiller de sa part une hostilité qui se traduit par des poursuites pour exercice illégal de la médecine ! Qu'importe à Raspail ! Son crédit est tel, non seulement dans le peuple mais aussi au niveau des classes bourgeoises et dirigeantes où il s'est implanté, qu'il affronte avec dédain les rigueurs de la Loi. Une amende de 15 francs infligée — presque avec des excuses — par le Juge chargé d'appliquer le Code pénal, n'empêche nullement Raspail de continuer ce qu'il appelle son apostolat.

1848 sonne le glas du règne de Louis-Philippe. Raspail, qui dans son journal « Le Réformateur » a mené campagne contre le Régime, est le premier à s'emparer de l'Hôtel de Ville et à y proclamer la République. Mais, très vite, reprochant au Gouvernement provisoire son manque d'audace en matière politique et sociale, il se dresse contre lui et se fait arrêter en même temps que Blanqui et Barbès. En avril 1849, il est condamné à six ans de détention. C'est en prison qu'il vit la prise de pouvoir par le Prince Napoléon puis les premiers temps du Second Empire.

En 1853, Napoléon III, à l'occasion du décès prématuré de Mme Raspail, fait vis-à-vis de Raspail un geste qui apparemment est généreux mais en fait est une astuce. Il transforme l'incarcération en bannissement, se débarrassant ainsi pour un temps indéterminé d'un trublion indésirable.

Flanqué de deux inspecteurs de police français, Raspail et deux de ses enfants se présentent à la frontière de Quiévrain.

Impressionné par la personnalité qui se trouve devant lui et par l'assurance formelle des policiers français que tout est en ordre, le préposé belge accorde le visa d'entrée à Raspail. A la grande fureur, le lendemain, des Autorités des Affaires Etrangères qui se soucient fort peu d'accueillir sur notre sol le révolutionnaire proscrit. Raspail qui est hébergé à Ixelles, 53, rue Sans-Souci, invoque l'angine d'un de ses enfants pour ne pas obtempérer à l'ordre d'assignation à résidence à Ostende qu'il vient immédiatement de recevoir. Il sait par ouï-dire qu'une fois arrivé dans la station du Littoral les étrangers qui ne sont pas en règle vis-à-vis de l'Administration sont embarqués de force sur une malle à destination de Douvres...

Il alerte des députés belges sympathisants. L'intervention de ceux-ci auprès du Ministre des Affaires Etrangères s'avère sans résultat. Alors, redoutant le pire, il court chez son ancien élève du Collège Stanislas, Vilain XIV, pour l'heure Président du Sénat. La démarche de celui-ci se heurte à son tour au refus poli mais ferme du Ministre. N'entre-



voyant aucune issue favorable, Vilain XIV paie d'audace. Il recueille Raspail et ses enfants dans son hôtel privé de la rue Royale, demeure inviolable en raison de la qualité de son propriétaire. C'est l'impasse. Quelques semaines s'écouleront, au cours desquelles un modus vivendi est trouvé. Raspail prendra l'engagement écrit de vivre en Belgique une existence discrète et effacée et d'éviter d'y pratiquer la médecine. En échange de quoi les Autorités fermeront les yeux.

C'est ainsi que le 11 mai 1853, Raspail emménage à Boitsfort, à l'orée de la forêt de Soignes, dans une chaumière que dessinera plus tard sa fille. En juin 1853, Marie Waischaert, gouvernante, viendra rejoindre la maisonnée. Dans le calme de cette retraite champêtre, le publiciste va pouvoir poursuivre son œuvre polymorphe. Outre la mise à jour régulière du « Manuel annuaire de la Santé », il fait paraître la 2^e édition du « Fermier vétérinaire, méthode aussi économique que facile de préserver et guérir les animaux domestiques et même les végétaux cultivés du plus

grand nombre de leurs maladies » traduite en allemand, en espagnol et en italien ainsi que la 3^e édition de son « Histoire naturelle de la Santé et de la Maladie ». De plus il assure la publication de sa « Revue complémentaire des Sciences appliquées à la Médecine, la Pharmacie, l'Agriculture, les Arts et l'Industrie ».

Pendant ce temps, à Paris, trois fils de Raspail s'occupent de faire fructifier les affaires du clan. Le puîné, médecin diplômé, quant à lui, continue l'activité de son père exilé, au Dispensaire. Un deuxième fils, ornithologiste distingué, partage une partie de son temps entre la fréquentation des « schorre » de l'embouchure de l'Yser à Nieupoort, riches d'oiseaux et la surveillance des éditions paternelles et notamment celle de l'*Annuaire de la Santé* qui tire à un certain moment jusqu'à 600.000 exemplaires. Un troisième fils crée à Arcueil-Cachan une usine de fabrication des produits pharmaceutiques pour lesquels Raspail a pris maints brevets. Quant à l'aîné des fils, Benjamin, qui a partagé l'exil de son père et a manifesté des dispositions pour la peinture, il assure



Rue Victor Gambier à Uccle : dans le fond l'habitation où vécut Raspail jusqu'en 1862, année où il décida de rentrer en France.

la liaison entre le pater familias et sa descendance à Paris. Car pas une décision importante concernant les affaires n'est prise sans l'approbation du patriarche. Pour meubler ses nombreux loisirs, Benjamin court les expositions d'art. Il constitue pour F.V. Raspail une collection de tableaux et d'estampes qui compte notamment un Rubens, un Van Dyck, deux Bruegel l'Ancien et rassemble plus de deux mille livres rares. Ainsi se poursuit en Belgique une vie feutrée et agréable, le maître se contentant de prélever sa dime sur le bénéfice d'un commerce qui, en France, mar-

che bien. La population de Boitsfort professe à son égard vénération et respect. Lorsque, le 12 mars 1857, se trouvant trop à l'étroit dans sa demeure forestière, il la quitte pour aller à Uccle dans une gentilhommière plus vaste appelée « château Rittweger », une manifestation s'organise à l'occasion de ce départ. La Société des « Chasseurs de Grenouilles » de Watermael-Boitsfort donne une sérénade à Raspail « en reconnaissance des actions charitables à la population pauvre ». En retour, Raspail fait servir une collation composée de « pistolets » au jambon. Au nom de la

Commune, un énorme laurier taillé en oranger est offert au héros de la fête. Les Ucclois, pour leur part, rivalisent de marques de sympathie. Le 14 juin, à 10 heures du soir, la Société des Chœurs d'Uccle gratifie le nouveau citoyen d'une sérénade suivie, le lendemain soir, d'une explosion de cuivres. C'est la Grande Harmonie instrumentale d'Uccle qui vient à son tour exécuter ses airs favoris. Le bourgmestre, le Dr Vander Kindere prononce un discours enthousiaste qui se termine au cri de « Vive Raspail » ! Honneur au savant dont les découvertes promet-

L'ancienne résidence de Raspail à Uccle (d'après un dessin original de Henri Quittelier, daté du 24 avril 1944).

tent une ère nouvelle aux Sciences Médicales ! Après cette allocution qui — note Raspail — fait verser des larmes, « un délicieux bouquet de fleurs m'est offert qui n'est pas encore fâné. J'y ai été pris. Je les croyais vivantes et je n'ai compris que plus tard qu'on a voulu me les offrir immortelles ». Pour corser les réjouissances, le Dr. De Preter, médecin de la commune, qui était latinisant, offrit au grand homme une inscription de son cru, éloquente dans sa concision :

*In Patria carcer
Laurus in exilio.*

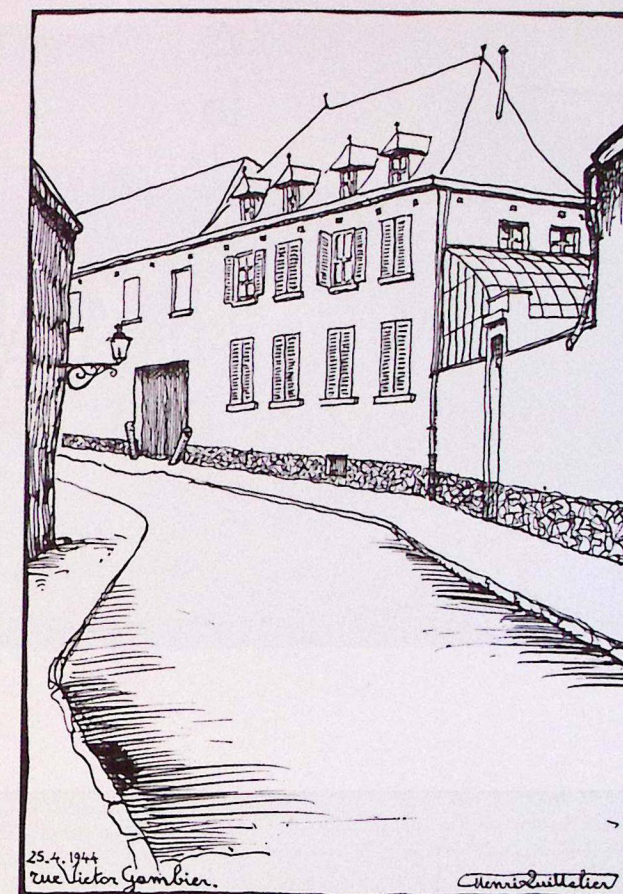
Raspail, ravi, la fit graver sur la vasque qu'il avait commandée pour planter le laurier des Boitsfortois.

Menant dans sa gentilhommière de Stalle une vie retirée, il recevait peu, sauf le mercredi qui voyait arriver une calèche d'où débarquait une bande de joyeux drilles. Après quelques heures, les convives de Raspail regagnaient la voiture et jetaient à la volée des gros sous aux gamins guettant leur arrivée. Parmi les visiteurs, un seul ne donnait jamais autre chose qu'une solennelle poignée de main. Les gosses l'appelaient « De Rat ». Les adultes lui témoignaient du respect. C'était Victor Hugo.

De loin en loin, et seulement s'ils étaient munis d'une recommandation, le maître consentait à recevoir des gens pour leur donner un avis médical. Alexis Sluys, ancien directeur de l'Ecole Normale de Bruxelles, raconte qu'il avait accompagné son père à l'une de ses visites et qu'il avait été très impressionné de voir arriver dans la chambre nue qui servait de salle d'attente un petit homme trapu, barbu, aux gestes lents, vêtu d'une carmagnole, d'un pantalon et d'un bonnet grec en coutil, qui lui tapota gentiment la joue. « Après la visite dans le cabaret voisin « Au Bourdon » où nous allâmes

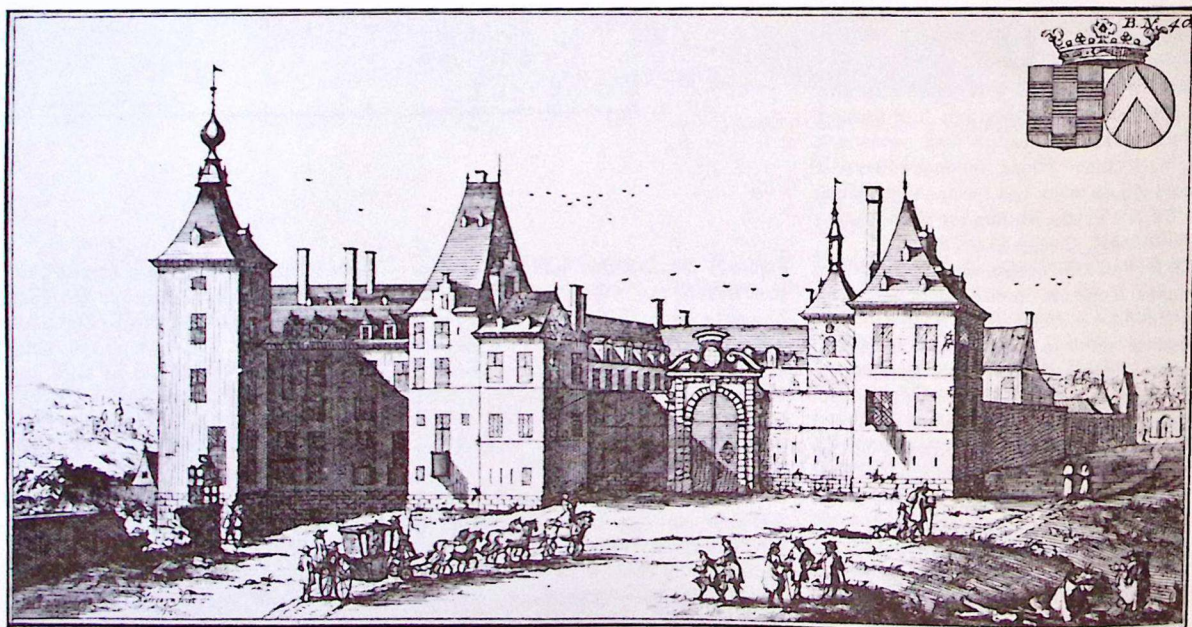
déjeuner frugalement, mon père me dit que Raspail lui avait recommandé de ne parler de sa visite à personne car il n'était pas médecin et qu'il ne pouvait donner des consultations ». Quand la passion vous tient, combien il est difficile de résister à ses démons ! Bruxelles était d'ailleurs un foyer vivant de médecine raspalienne. Une société de médecine pour l'application de sa méthode eut l'occasion de mettre le « système » à l'épreuve au cours de l'épidémie de choléra de 1866. En 1859, Napoléon III, convaincu que son pouvoir était assez solidement établi

pour ne plus redouter les coups de boutoir d'une opposition affaiblie, décrétait une amnistie pour les exilés politiques. Méfiant, Raspail, fort bien intégré dans son milieu en Brabant, ne se hâta pas de regagner sa patrie malgré la nostalgie qu'il en avait. Ce n'est qu'en 1862 qu'il se décida à rentrer en France, pressé d'ailleurs par la Gauche de reprendre la lutte politique. Mais il gardait de la décennie qu'il avait vécue parmi nous un souvenir reconnaissant. Il écrivit même quelque part que ce furent « les meilleures années de sa vie ».



À la découverte de LIMAL

par Joseph DELMELLE



LES habitants de certaines villes et de certains villages sont parfois désignés par un sobriquet commun. Ceux de Limal, ainsi, sont appelés « rats » de temps à autre. Pourquoi ? Nul ne le sait. Est-ce parce que leurs ancêtres étaient fouineurs, rusés, difficiles à attraper ? N'est-ce pas plutôt parce que les berges de la Dyle étaient infestées de ces détestables rongeurs ? En tout cas, si la localité fut jadis — au figuré ou au réel — un nid de rats, Limal, aujourd'hui, ne mérite plus la douteuse réputation qui lui a été faite. Le temps, comme l'eau de la rivière, ne cesse de couler. Et, à la faveur de sa fuite, il modifie les faits, les mentalités, les paysages. Limal, aujourd'hui, n'est plus tout-à-fait ce qu'il était dans un passé encore relativement récent. Autrefois, sa grand-place — plus vaste qu'actuellement — était centrée sur une halle semblable à celles que l'on voit encore dans cer-

tains villages ou dans certaines villes déchues de la France méridionale. Et puis, plus près de nous, il y a eu la guerre, celle de 1940-1945. De violents combats ont opposé devant Limal, en mai 1940, les troupes françaises — c'est-à-dire, en fait, la II^e Division Nord-Africaine ! — aux Allemands. Une plaque, encastrée dans le parapet du pont reconstruit — appelé jadis pont de la Carpe et, à présent, pont de Limal ou pont de la Dyle —, commémore l'âpre et héroïque résistance des Algériens aux soldats d'Hitler. Par ailleurs, en 1944, au mois d'avril, un bombardement américain — les aviateurs yankees ayant reçu la mission de rendre inutilisable la gare d'Ottignies — endommagea fortement l'église et détruisit, en tout ou en partie, une centaine de maisons, tuant trente-et-une personnes. Limal, par la force des choses, a donc changé mais, en définitive, beaucoup moins que l'on pourrait se l'imaginer

après avoir lu ce qui précède. Certes, des édifices de grande valeur historique — dont le château, auquel s'est substituée une villa cossue, version moderne de la traditionnelle demeure de plaisance de jadis ! — ont été éliminés du spectacle. D'autres sont toujours là, dont certains ont toutefois dû subir d'importantes restaurations. Et de nouveaux bâtiments ont été construits, parce que l'on n'arrête pas l'évolution. On a reconstruit, à Limal, une des architectures de l'exposition universelle de Heysel de 1958. Et des quartiers modernes ont vu le jour, mais en dehors du centre. Je pense, en particulier, au

Limal ancien et moderne.

En page de gauche : le château de Limal aujourd'hui disparu (reproduction de la gravure de J. Harrewijn, parue dans les « Délices du Brabant et de ses Campagnes » par de Cantillon, édition 1757).

Ci-dessus : un aspect du « Villagexpo » construit récemment, au Beau Champ, à l'initiative de la Société Nationale Terrienne.



« Villagexpo » édifié par la Société Nationale Terrienne au Beau-Champ, en bordure et au large de la chaussée reliant Rixensart (autrefois hameau de Limal) et Bierges, chaussée s'étant substituée à l'ancien sentier du Chêne-Munique, face à l'un des plus beaux massifs feuillus du secteur, le bois de Limal. Construit en un temps record — quelques mois seulement ! — ce

« Villagexpo » constitue une réalisation de valeur expérimentale fort précieuse.

Au cœur de l'agglomération

Au cœur du fruit, il y a le noyau autour de quoi la chair s'est développée, étoffée, affermie. Au cœur de l'agglomération, il y a la place, la grand-place, autour de laquelle la vie s'est concentrée pendant longtemps.

Cette place mérite que l'on s'y arrête un bon moment. Elle est surveillée par l'église. Elle est bordée par le parc du château. Riveraine est également l'ancienne demeure des baillis. De plus, cette place se situe au point d'arrivée et de départ, de rencontre et de croisement d'une série d'artères très anciennes qui firent jadis, de Limal, un relais, un carrefour, le foyer rayonnant d'une étoile.

Appelée place Albert I^{er} depuis 1920, cette place a changé de forme ou d'assiette. La halle ainsi que nombre d'anciennes demeures ont disparu mais il y a toujours l'église, le parc — entouré de murs — du château et la « Grande Maison ».

Cette « Grande Maison », où auraient habité les baillis de la baronnie de Limal, est précédée d'une porte charretière à ouverture cintrée, de style baroque, avec fronton à deux cartouches renseignant « Anno 1624 ». Cette porte ne semble pas être d'origine. Elle provient peut-être de l'ancien château ou a été réalisée avec des matériaux récupérés. Toutefois, la demeure des anciens baillis, si l'on en croit certains spécialistes, aurait bel et bien été construite en 1624, aux frais de Don Thomas Lopez de Ulloa, seigneur de Limal. On ne possède cependant aucune certitude à ce sujet et ce n'est qu'en 1707 qu'il est question de la « Grande Maison » comme demeure des baillis. A partir de cette année-là, son histoire est connue. On sait qu'elle appartient au baron d'Hoogvorst, puis aux descendants du bourgmestre Jean-Baptiste De Broux, puis à la famille d'Huart avant de passer aux Thomas de Bossière. Elle a été transformée, agrandie, modernisée, endommagée en avril 1944 et restaurée, ce qui fait qu'elle n'offre plus, actuellement, qu'un aspect assez quelconque mais on sait que, sous son enduit de ciment, elle dissimule une façade construite en briques espagnoles avec cordons horizontaux en pierre blanche.

Le château, faut-il le rappeler ?, a été victime du bombardement aérien de 1944. Fortement ébranlé, ruiné en partie,

il a été sacrifié à la pioche au lendemain de la dernière guerre. Une grosse villa à plan en équerre, avec tour ronde destinée à lui donner une allure de château, a été édiflée en 1953, à l'initiative du baron Paul de Fierlant, sur son emplacement. Mais il subsiste, témoin de l'ancienne splendeur seigneuriale, le parc, magnifique espace qu'illumine un étang qu'alimentent les eaux cascades du ruisseau du Baleau.

Dédiée à saint Martin, l'église, elle aussi, a été touchée par les bombes d'avril 1944 mais a été parfaitement restaurée depuis. Lors des travaux de restauration, d'anciens murs de fondation ont été mis au jour et des relevés précis ont été dressés par une équipe dirigée par l'architecte provincial V.G. Martiny qui, nul ne peut l'ignorer, est également un archéologue et un historien éminent. En marge des travaux de restauration, la chapelle sépulcrale des seigneurs de Limal, avec crypte, a été rendue provisoirement accessible et sa visite a été autorisée pendant un bref laps de temps, à l'automne de 1949.

Un Anversois : Charles De Vos, que j'ai eu l'occasion de rencontrer quelque temps avant son décès, s'est attaché à étudier le passé de Limal et a publié, sur le sujet, des études absolument remarquables de précision. Marié à une Wavrienne, il s'était établi dans le village, non loin — précisément — de la grand-place, dans une maison de cette rue du Petit-Sart qui s'amorce juste en face de l'église. Il a fourni les indications suivantes au sujet de l'église : « L'église Saint-Martin existait déjà depuis longtemps à son emplacement actuel lorsque le seigneur de Limal, Don Thomas Lopez de Ulloa, qui érigea la terre de Limal en baronnie en 1633,

En page de gauche : la belle église de Limal, dédiée à saint Martin, date, pour l'essentiel du XVII^e siècle.

Ci-dessus : l'élégant porche de la « Grande Maison » où auraient séjourné les baillis de la baronnie de Limal.

Ci-contre : le Pont de la Dyle a été rebaptisé Pont du 13^e Tirailleurs Algériens en souvenir des combats des 14, 15 et 16 mai 1940.





contribua à sa reconstruction et à son embellissement en 1648. C'est de son vivant que fut ordonnée la construction d'une chapelle latérale, fort somptueuse, nommée souvent la « Chapelle des Seigneurs » et qui est l'actuelle chapelle de la Vierge, située à gauche du chœur... ». On suppose que c'est de cette époque que date la chapelle destinée à recevoir les restes des membres défunts de la famille seigneuriale. Don Thomas, qui était intendant général des armées espagnoles aux Pays-Bas, son épouse et leur fils Antoine devaient y être inhumés les premiers. On ne visite pas ce caveau qui garde également la dépouille du baron Joseph vander Linden d'Hoogvorst, l'un des principaux ouvriers de l'indépendance belge, qui fut

châtelain de Limal de 1817 à 1846. L'église Saint-Martin, ce que nous venons d'écrire en témoigne, présente un intérêt historique et aussi artistique indéniable. Cet édifice à trois nefs, dont les collatéraux sont soutenus extérieurement par une série de contreforts, est dominé, du côté de l'entrée, c'est-à-dire de la place, par une tour carrée, fort massive, coiffée d'une flèche d'ardoises. Elle date, pour l'essentiel, du XVII^e siècle. Sa restauration ou reconstruction partielle de 1949-1950 a été assurée par l'architecte J. Wilquet qui a respecté, dans toute la mesure du possible, les caractéristiques d'origine. On verra l'ancienne chapelle des Seigneurs, qui est le plus beau « morceau » de l'édifice, malgré certaines transformations de

1822. On verra aussi l'ancien maître-autel, décrit par Tarlier et Wauters, qui se trouvait jadis dans la chapelle des Seigneurs, ou petit chœur, et, dans la chapelle de droite, l'ancien banc de communion, partie de la balustrade d'une tribune ou d'un escalier provenant de la crypte. L'église détient quelques œuvres d'art méritant l'attention. Extérieurement, adossées au mur, on remarquera quelques épitaphes armoriées dont celles de la baronne Augusta-Josèphe de Norman et de son fils Auguste-Marie, fille et petit-fils de Don Ferdinand-Joseph de la Puente, baron de Limal.

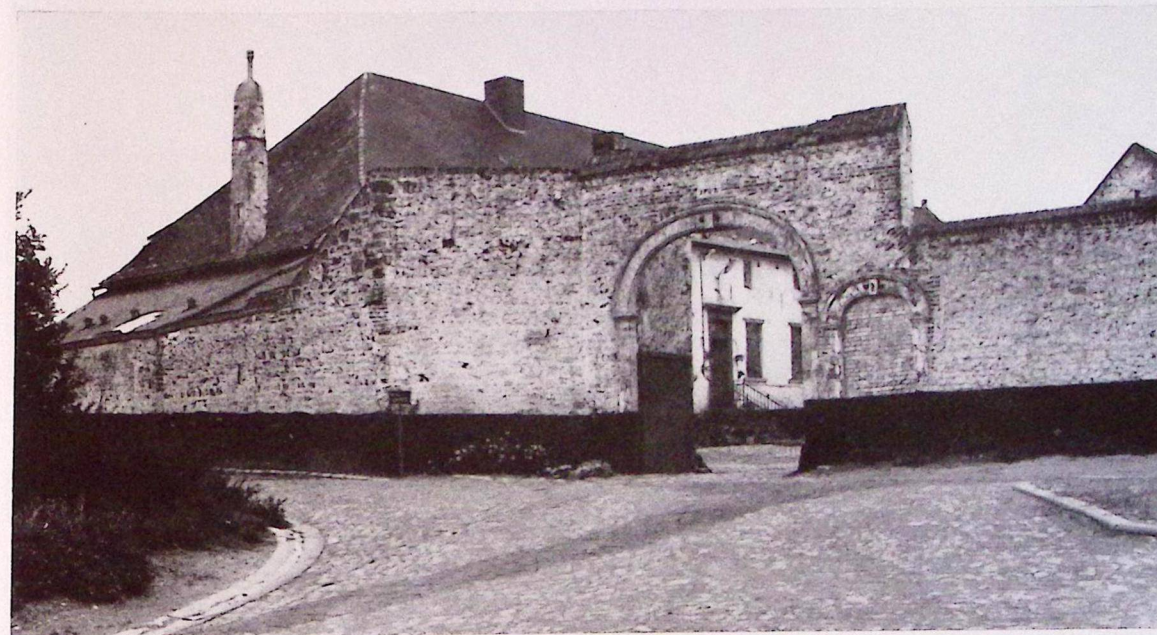
Ailleurs

D'autres témoins du passé sont répartis sur toute l'étendue du territoire de

En page de gauche : à gauche : ruines de la curieuse Tour de Grimohaye (propriété privée) telles qu'on peut les apercevoir de la rue de Grimohaye.

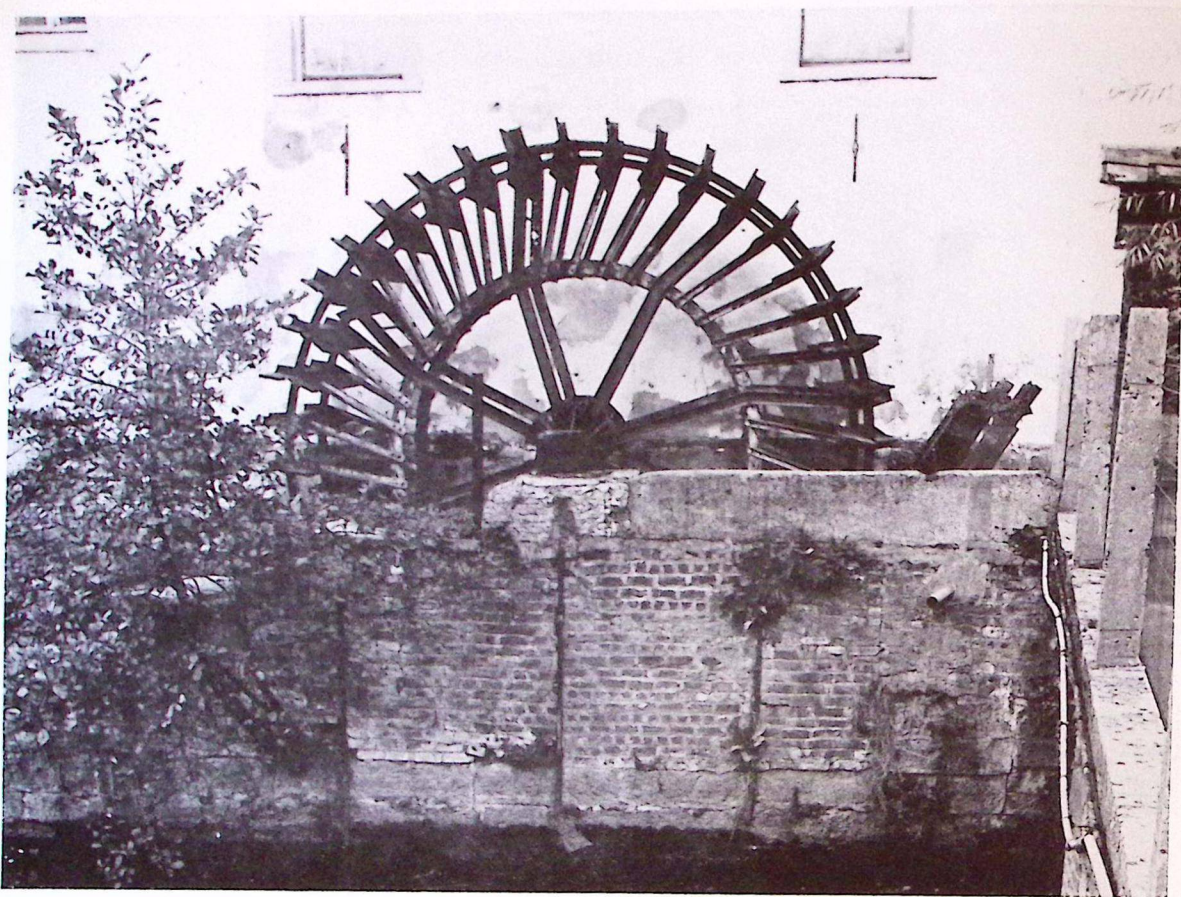
A droite, la ravissante chapelle de Notre-Dame des Affligés, datée de 1688, qui surplombe la pittoresque rue de Grimohaye.

Ci-dessous : l'élégant porche d'entrée de la Ferme de la Bourse et la cour intérieure de cette importante exploitation agricole de Limal.



Limal. Il y a lieu de s'attarder, outre devant le vieux moulin, toujours en état de fonctionner, qui rappelle l'époque où les eaux de la Dyle faisaient tourner les roues à aubes de nombre de ses semblables — les uns à farine, les autres à papier —, face à la curieuse tour de Grimohaye parfois dénommée « tour espagnole » alors qu'elle n'a absolument rien d'ibérique. Cette construction en pierres de la région, percée de meurtrières rébarbatives, abandonnée à l'assaut des fougères et des herbes sauvages, est-elle le vestige de quelque ancienne forteresse ? Eh bien, non ! Elle a été construite vers 1825-1830, à l'initiative du baron d'Hoogvorst, en faux gothique, afin de servir de pavillon de chasse et fut utilisée, pendant





Le moulin à eau de Limal fut construit vers 1865. Inactif depuis quelques années, il vient d'être converti, avec les constructions annexes et les prairies avoisinantes, en manège.

quelques années, comme logis, au bénéfice du garde-chasse des propriétaires du château. A présent, ce n'est plus qu'une ruine qui ne manque jamais d'intriguer les visiteurs non renseignés et qui, dès lors, l'entourent volontiers d'un certain mystère.

Qu'y a-t-il encore lieu de voir ? Il y a l'ancienne ferme du château, dont seules subsistent quelques annexes ayant échappé à un incendie survenu en 1912 ; quelques chapelles rustiques ; la ferme

Michot, près de Profonsart, où vécut le poète Jean Duvieusart, qui a célébré Limal sur les cordes et la lyre, et de Vieusart, où s'était retiré Charles Depasse, auteur d'une *Philosophie de l'Education populaire* ; la croix du Pèlerin qui commémore l'agression mortelle dont fut victime un certain Jean Petit en 1622 ; la cense dite des Carmes et, parmi d'autres, la ferme de la Bourse, appelée de la sorte parce qu'elle appartient à la famille De Bours au XVII^e siècle.

Cette ferme importante doit avoir été construite au XVI^e siècle. Elle possède un très beau porche d'entrée et ses bâtiments, restaurés, ont incontestablement grande allure.

Ce n'est pas tout car, à côté des œuvres des hommes, il y a la nature : petits bois, collines, vallons, campagnes que traversent — outre des rues dignes de ce nom — des chemins paysans et des sentiers qui coupent à travers tout et qui se prêtent à la promenade. L'une



Limal, en dépit d'une certaine urbanisation, a su préserver ses espaces verts, tel le bois de Limal dont les luxuriantes frondaisons jouxtent celles du bois de Rixensart.

de ces pistes, prenant le départ à deux pas de la ferme des Morts — elle appartient, au XVIII^e siècle, à Antoine puis à Vincent Lemort — coupe à travers des terres, où l'on a découvert il y a trois quarts de siècle des vestiges néolithiques et des fragments de poteries gallo-romaines, et s'éloigne vers le hameau du Manil. C'est aux environs de celui-ci, vers l'Ouest, que l'on peut investir du regard quelques-uns des plus admirables paysages de la région. Champs,

prés, massifs feuillus, bruyères, eaux vives, eaux dormantes et, parfois, une maisonnette endormie collaborent à créer d'harmonieux, reposants, délicats spectacles. Le Pirroy — c'est là le nom d'un ruisseau — prend sa source dans le bois du Manil. Environ 1400 mètres séparent le lieu de sa naissance de la Dyle. Il utilise à ravir cette distance, formant une succession de petits étangs qui sont l'avant-garde d'un autre, beaucoup plus vaste, dont la rive occidentale

jouste le territoire de Bierges. On y élève la truite et le brochet. Du Manil, on est, par ailleurs, à la lisière du bois de l'Avocat à la découverte duquel se hasarde le chemin des Maréchaux... peut-être baptisé de la sorte en souvenir d'un certain Grouchy qui, à la limite de Limal et de Bierges, remporta — mais bien inutilement — la dernière des batailles napoléoniennes. Il la gagna alors que, à Waterloo, le destin avait irrévocablement condamné l'Empereur.

LE COMPAGNONNAGE



par Geneviève C. HEMELEERS

EN dehors de la signification profonde du terme dans l'existence de chacun d'entre nous ; en dehors de l'application qu'on devrait en faire dans la vie quotidienne afin de la rendre plus harmonieuse, plus enrichissante, qu'est-ce que ce mot peut bien vouloir signifier en outre ? L'accomplissement d'un grand dessein formé il y a des siècles : celui, pour les manuels, de se serrer les coudes et s'étreignant les mains, celui de créer une chaîne de solidarité entre « ouvriers » dans le but de se prêter assistance humaine ou professionnelle avec, en plus, l'obligation de tendre vers de hautes vertus morales : respect des autres, de la parole donnée, du labeur. On exigeait des droits mais, en

retour, on acceptait des devoirs. Mythiques pour une part sans doute, les origines premières de ces Associations d'entraide sont inconnues, car on peut penser qu'elles ont été le fruit d'initiatives éparses. Elles sont, en toute certitude, multiples — étant donné l'absence de coordination impossible à réaliser dans les temps anciens — et lointaines : mythiques, bibliques, égyptiennes, romaines, chevaleresques, monastiques. Mythiques : comme tout événement se perdant dans la nuit des temps. A quel moment précis ceci ou cela a-t-il pris naissance ?... Souvent par une succession de hasards, de faits ajoutés les uns aux autres finissant par produire une éclosion.

Bibliques : elles remonteraient peut-être au Xe siècle avant J.-C. quand le roi Salomon entreprit avec munificence l'édification du Temple de Jérusalem par des bâtisseurs et artistes phéniciens ? L'Égypte des Pharaons dont l'art de bâtir n'est toujours pas expliqué à notre époque de technologie poussée ? Rome dont les légions conquérantes véhiculèrent dans leur sillage des spécialistes en toutes techniques ? Chevaleresques : les traditions bibliques par la transmission orale des techniques, auraient — au retour d'Orient des premiers Croisés au XIe siècle (1) — franchi les mers avec eux pour atteindre l'Occident et y propager les secrets de métiers des Phéniciens,

Monastiques : au XIIe siècle, en France, l'initiateur aurait été saint Bernard, moine cistercien, fondateur de l'Abbaye de Clairvaux, l'une des plus grandes figures du Moyen Âge. Il conseilla aux religieux, créateurs de l'Art roman, plus d'action, plus de mouvement, plus de travail extérieur notamment par le rassemblement autour des monastères de groupes d'ouvriers. Il fit voyager ses moines jusqu'à Compostelle. Il prêcha la deuxième Croisade qui prit le chemin de la Syrie (de 1147 à 1149) et organisa son « armée » : « l'Ordre Chrétien des Chevaliers du Temple de Salomon ».

Sur les pas des « Chevaliers-Croisés » ou « Templiers » surgirent tout naturellement les premiers Compagnons organisés, héritiers de leurs devanciers instruits déjà 50 ans plus tôt après la conquête de Jérusalem. Ce furent ces Compagnons qui portèrent au sublime l'art d'ériger les cathédrales gothiques dans la ferveur religieuse de cette époque de foi ardente ; ce furent eux qui adaptèrent à nos cieux les techniques des constructeurs du Levant. Les Templiers vécurent en bonne intelligence avec les Compagnons qui construisaient pour eux, ponts, ouvrages d'art et de défense, temples. Ils leur accordèrent des franchises c'est-à-dire le droit de circuler librement de chantier en chantier. Ils acquirent ainsi l'expérience du voyage.

Le Moyen Âge s'éveillait au bruit des métiers car le Compagnonnage était en train de s'affirmer. Essentiellement distinct de la Corporation, le Compagnonnage fonctionnait en dehors d'elle et malgré elle ; les Compagnons étant, eux, libres de toutes attaches. De fécondes influences commençaient à se manifester et à se traduire en résultats sociaux. Une impulsion fut donnée qui mena progressivement à une émancipation — nécessaire — dans tous les domaines.

Les Compagnons constituèrent de puissantes et dynamiques organisations d'artisans et de techniciens amoureux de la « belle ouvrage » : une aristocra-

En page de gauche : un Compagnon « maréchal ferrant », dessin (1750-1760).

Ci-contre : Brevet de Compagnon « initié » (charpentier) daté de 1848.

tie des métiers en quelque sorte dont ils étaient légitimement fiers. Le travail pour eux était sacré : ils y voyaient de la noblesse. Ils se pliaient aux exigences de leur profession. Mais aussi ils se sentaient guidés, protégés car, une fois devenu Compagnon, on le restait pour la vie. On faisait partie d'une grande famille, à tel point qu'il existait des « Mères » (obligatoirement de vie exemplaire et femmes de Compagnons) qui tenaient ouvertes des Maisons-Auberges (ou « Cayennes ») pour accueillir les membres itinérants des Sociétés de Compagnonnage.

Il s'y trouvait parfois des salles d'études où des Compagnons confirmés donnaient bénévolement des cours durant 6 à 12 mois suivant les nécessités. La « Mère » veillait à tout : elle recevait, nourrissait, encourageait, soignait même les « ouvriers-passants ». Avec leur salaire — car on leur trouvait de l'embauche sur place — ceux-ci payaient gîte et couvert. C'était une règle : ils devaient travailler pour subvenir seuls à leurs besoins.

En effet, après la période d'apprentissage chez un patron (au titre de « lapin »), et après avoir soumis son « chef-d'œuvre », l'homme était admis comme Compagnon dans la Confrérie de sa spécialité. Il devenait alors « aspi-

rant » ou « devoirant ». Les réceptions très fermées étaient entourées des cérémonies traditionnelles d'initiation, chaque Société possédant des rites propres au particularisme de sa spécialité. Il recevait alors, en même temps que son Brevet, un nom en rapport avec son origine, sa moralité, sa valeur technique.

Il devait ensuite entreprendre son « Tour de France », baluchon sur l'épaule, canne torsadée au poing, seul ou en compagnie de « frères » par un itinéraire suivant toujours le sens des aiguilles d'une montre. Le Tour durait de trois à sept ans, d'après le métier exercé, ou même plus selon les facultés d'adaptation de « l'aspirant ». Il s'y perfectionnait en cours de route au contact des anciens. Tous les six mois il devait changer de ville afin de ne pas encombrer l'embauche ; toutefois le travail entamé devait obligatoirement être achevé.

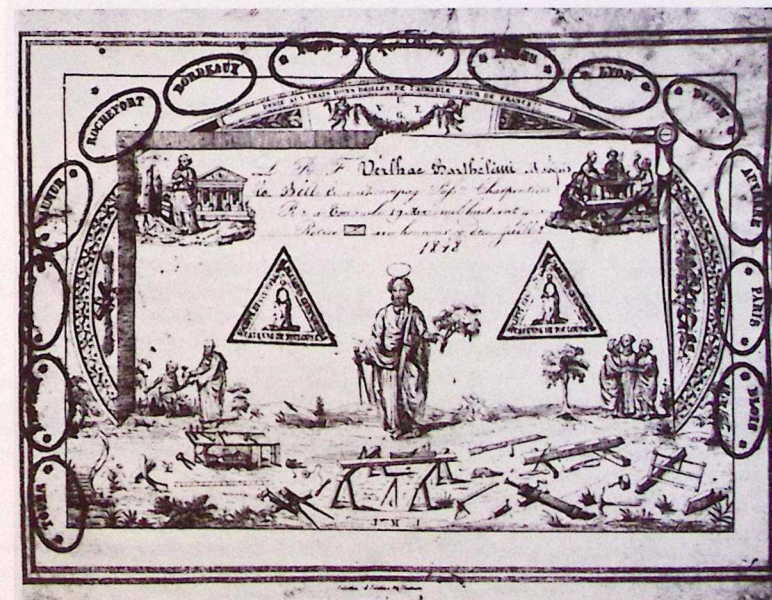
Tel était — et reste — le chant du « tourneur » :

« Compagnon
va-t-en voir si la terre est ronde

Compagnon
va-t-en voir si la terre est ronde

Compagnon
va défricher la mappemonde »

Dès son apparition, le Compagnonnage se divisa en deux traditions aux princi-





Ci-dessus : chef-d'œuvre (ou œuvre de maîtrise) du Compagnon charpentier franc-comtois, Alfred Gindre.

pes communs mais aux tendances diverses : l'une catholique, l'autre protestante.

Le fondateur du Compagnonnage catholique, au début du XIVe siècle, fut un père bénédictin, l'architecte Soubise ; celui du Compagnonnage protestant, le Père Indien. Une âpre rivalité — inévitable dans toute entreprise humaine — ne tarda pas à s'établir entre les deux Sociétés, mais l'histoire de leurs discordes est trop longue à raconter ici. Ce qui ressort de ceci c'est qu'il ne

Ci-contre : un aspect de l'exposition consacrée au Compagnonnage qui eut pour cadre la Salle ogivale de l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Notre document montre les cannes de « tourneurs » et d'apparat.

En page de droite : quelques sceaux de Compagnonnages (belge à gauche et européens au centre et à droite).

faut pas se faire une représentation idyllique des premiers balbutiements du Compagnonnage.

Au cours du XIVe siècle le Compagnonnage rompt avec le sacerdoce en raison de l'indifférence du Pape Clément V face à l'extermination par le bûcher (sur ordre du roi de France Philippe IV-le-Bel qui en convoitait les richesses...) des Templiers et de leur dernier Grand Maître, Jacques de Molay.

Les divisions persistent, mais les Sociétés n'en continuèrent pas moins à suivre leur chemin. Au XVIe siècle, les guerres de religion accusèrent davantage le schisme du Compagnonnage. Il se perpétua pourtant malgré des remous en sens divers. Conflits avec des Sociétés d'autres villes, hostilités larvées lui font, tantôt battre de l'aile, tantôt reprendre son essor.

En 1789, le Compagnonnage fut aboli en France mais il survécut cependant à la période troublée de la Révolution et à ce qui s'ensuivit. Au début du XIXe siècle : grand réveil suite à l'abolition des Corporations par le nouveau pouvoir. Plus tard, de 1854 à 1871, sous l'impulsion de l'architecte et écrivain français, Viollet-le-Duc, naquit un salutaire engouement : celui



des Français, des Compagnons provenant d'autres pays (Allemands, Suisses, Nordiques, etc..) et, parmi eux, des Belges courageux attirés par la renommée des Confréries. Un seul exemple entre d'autres : depuis le XIXe siècle, un menuisier liégeois, Nanquette, a laissé un souvenir impérissable à Montpellier par le travail prodigieusement intelligent de ses mains créatrices de beauté. Mais, à l'intérieur de notre

pays aussi, il y eut des Organisations compagnonniques en tout semblables à celles de France et d'Allemagne. Il suffit de consulter les Statuts de Métiers pour s'apercevoir que, dès le XIIIe siècle, la question compagnonnique était déjà vivement discutée.

Au XVe siècle des Règlements bruxellois stipulaient que l'on pouvait « engager des compagnons-pèlerins pour 15 jours » ; des artisans-itinérants passaient donc par Bruxelles et y étaient accueillis.

Au début du XVIe siècle, il semble que les Compagnons avaient déjà une certaine organisation qui se concrétisa par la suite. Petit détail savoureux : en 1732 les Compagnons bruxellois se réunissaient dans un estaminet à l'enseigne de : « A la Reine de Suède », rue de la Casquette. De 1740 à 1760 l'établissement favori portait le nom suivant : « A la Bergère », rue de la Craisse.

L'entente avec les pays étrangers, et notamment la France, se fortifia au XVIIIe siècle. Des rapports suivis s'établirent avec Paris et Lyon. La période de 1784 à 1788 fut extrêmement mouvementée à Bruxelles et dans tout

le pays alors que le nombre des Compagnons s'était beaucoup accru. Le 10 juillet 1794, les troupes françaises entrèrent à Bruxelles et y appliquèrent les lois nouvelles qui régissaient, en France, l'organisation du travail. La loi de dissolution des Associations fut proclamée. Les Compagnons se mirent à comploter...et le temps coula...

On retrouva leurs traces à Bruxelles au début du XXe siècle. Les ANNALES DE LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE DE BRUXELLES (2) rapportent qu'en 1909 les appropriateurs-chapeliers de Bruxelles étaient au nombre de 40 perpétuant les idées et principes de l'antique Compagnonnage. Le siège de leur Association, la plus ancienne de Bruxelles, était installé dans un estaminet situé au coin de la rue de l'Etuve, face à la statue du petit Manneken-Pis.

Mais il me faut abréger. Au surplus la guerre de 1914-18 vint, chez nous aussi, perturber la vie de millions d'hommes... Le silence s'installa. L'après-guerre fut fiévreuse. Le spectre de la guerre de 1940-45 ne tarda pas à pointer. Elle fut là avec son cortège de malheurs dont il fallut des années pour se relever...quand...

de procéder à la restauration nécessaire des monuments religieux légués, en grand nombre, par le Moyen Age. On comptait alors 300.000 Compagnons.

A la fin du XIXe siècle, le machinisme faillit être fatal au Compagnonnage. Au XXe siècle, la guerre de 1914-18 bouleversa l'ordre établi. Entre les deux dernières guerres, seule une poignée de familles maintint la tradition.

Après celle de 1940-45, les pionniers du Compagnonnage célébrèrent des retrouvailles constructives et chaleureuses, même avec les Allemands et les Italiens, dans un esprit d'union européenne. De nos jours le Compagnonnage est bien vivant. Le mouvement s'est étendu au monde entier. On compte environ 50.000 Compagnons répartis dans toute l'Europe et même au Canada, aux U.S.A., en Afrique du Sud, etc. Chaque année des centaines de jeunes artisans et techniciens y adhèrent, en France notamment. L'explorateur Paul-Emile Victor, à chacune de ses expéditions vers le Pôle, emmenait avec lui un Compagnon dans la discipline qui lui était nécessaire.

En ce qui concerne la Belgique

Il y eut toujours, en même temps que



Square du Petit Sablon à Bruxelles : statue figurant • Les Charpentiers • par A.D.K. Saibas (Auguste Van den Kerckhove, dit Saibas).

Quand, en 1952, un homme vint s'installer à Bruxelles... Je l'ai rencontré. Représentant français de la FEDERATION COMPAGNONNIQUE DES METIERS DU BATIMENT ET AUTRES ACTIVITES, secrétaire européen de la FEDERATION COMPAGNONNIQUE DES METIERS DE BELGIQUE, authentique descendant des artisans d'élite du Moyen Age, Bernard Girard, compagnon lui-même, a monté à Bruxelles une entreprise de menuiserie (3). Il caresse un rêve fabuleux à la réalisa-

tion duquel il s'acharne depuis 1963 : ranimer la flamme du compagnonnage national. Il espère y parvenir à force d'efforts inlassables et de foi ardente dans son idéal. Aidé déjà par une merveilleuse entente avec l'INSTITUT DES ARTS ET METIERS, par l'intérêt montré par certaines Ecoles Professionnelles, par la compréhension de patrons sensibilisés à son action et aussi par la ville de Bruxelles. En effet, depuis 1975, une grande maison située au n° 28 de la rue des Chartreux, en plein

centre de la ville, a été mise gratuitement à sa disposition pour une durée illimitée avec, comme seule obligation, de la remettre en état afin d'y installer salles de cours, ateliers, etc... Tous les jeunes travailleurs manuels pourront en disposer dès l'âge de 14 ans quand ils auront participé à son agencement intérieur. Bernard Girard voit s'y installer peut-être dans l'avenir une « cayenne » ? Mais...mais il y faudrait des bras pour l'emménagement, beaucoup de bonne volonté, de l'enthousiasme et aussi... le nerf de la guerre.

Il faut insister sur le fait que la FEDERATION COMPAGNONNIQUE DES METIERS DE BELGIQUE travaille la main dans la main avec les Ecoles Professionnelles étant donné qu'elle prend les jeunes en charge lorsque l'Ecole ne peut plus rien pour eux, le compagnonnage ajoutant à la formation scolaire ou professionnelle et inculquant l'esprit traditionnel de « l'ouvrier » ambitieux de belles réalisations.

A l'heure actuelle, il existe en Belgique huit compagnons installés et quatre Belges qui demandent à « tourner », ces derniers dans la discipline du bois : à BRUXELLES : un charpentier-menuisier (né à Versailles)

un couvreur-zingueur (natif de Bruxelles)

un peintre-carreleur (Suisse, marié à une Belge et travaillant ici)

à BRUGES : un charpentier (entrepreneur), né à Bruges

à COUVIN : un charpentier (natif de Vilvorde)

à NEUFCHATEAU : un tailleur de pierres (natif de cette ville et travaillant dans l'entreprise familiale)

à ROISIN : un tailleur de pierres (aspirant — natif de Bruxelles)

un affilié natif de Bruxelles (menuisier-ébéniste) qui « tourne » en ce moment en France.

A ceux-ci je tiens à joindre un serrurier-forgeron bruxellois, travaillant à Bruxelles. Compagnon dans l'âme, il pratique son beau métier selon les méthodes ancestrales. Sa jeunesse ayant coïncidé avec l'envahissement de la Belgique par les Allemands en 1940, il n'a pu entreprendre son Tour de France. Après la guerre l'état de santé de son père le força à prendre sa succession dans l'atelier familial.

D'autres encore montrent un intérêt passionné pour le Compagnonnage. L'un d'eux, restaurateur de meubles anciens à Bruxelles, ouvre son atelier aux jeunes « aspirants » pour les faire bénéficier de son expérience.

Le dernier Congrès du Compagnonnage Européen s'est tenu à Bruxelles, le 19 février 1972. Le prochain aura lieu à Hambourg en 1978. Tous les ans un rassemblement européen est réuni tantôt ici, tantôt là. En août 1975, une exposition fascinante s'est tenue dans la Salle ogivale de l'Hôtel de Ville de Bruxelles pour intéresser le public au fait du compagnonnage.

Incroyable communauté humaine et ouvrière, le Compagnonnage fut — et reste — le formateur d'hommes utilisant et perfectionnant l'habileté de leurs mains commandée par un cerveau créatif. Il s'adapte parfaitement aux impératifs techniques et à la production industrielle modernes.

La jeunesse attend de sa génération une aventure... Quelle plus belle aventure que celle que peuvent lui apporter les différentes disciplines du Compagnonnage solidairement avec les aînés qui leur passeront les rênes avec confiance quand elle aura vaillamment fait ses preuves pour faire partie de l'élite des manuels. Joie de créer de ses mains plutôt qu'être tributaire d'une chaîne de fabrication...

.. Et je ne peux m'empêcher de songer à Claudel et aux paroles admirables qu'il prête à Pierre de Craon, aux temps médiévaux, dans « L'Annonce faite à Marie » : ... « ... c'est l'église que les Métiers de Reims m'ont donnée à construire... cette église sera ma femme qui va être tirée de mon côté comme une Eve de pierre dans le sommeil de la douleur. Puissé-je bientôt sous moi sentir s'élever mon vaste ouvrage, poser la main sur cette chose indescriptible que j'ai faite et qui tient ensemble dans toutes ses parties, cette œuvre bien fermée que j'ai construite de pierre forte afin que le principe y commence ».

Pour conclure

Si vous voulez avoir une idée des outils utilisés par ces mains diligentes, il faut aller et venir autour des jardins du Petit Sablon, rue de la Régence à Bru-



Square du Petit Sablon à Bruxelles : statue représentant les Chapeliers, Foulons et Brandeviniers par J. Cuypers.

xelles, et regarder attentivement la superbe balustrade en fer forgé aux motifs variés ainsi que les colonnes de style gothique supportant d'élégantes statues de bronze (il y en a 48) représentant tous les corps de métiers reconnaissables à leurs attributs particuliers.

C'est une grande leçon de chose que nous ont laissée là nos meilleurs sculpteurs de la fin du XIXe siècle : l'Art allié à l'artisanat. Le square, dont l'architecte fut Henri Beyaert, fut inau-

guré en 1890 et constitue — par son charme et son élégance — l'un des bijoux de Bruxelles.

[1] Croisade entreprise par Godefroid de Bouillon, de 1096 à 1099.

[2] « Le Compagnonnage des chapeliers bruxellois » (1576-1909), par Guillaume Des Marez, dans « Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles » 1909 (tome 23), livraison I et II chez Vromant.

[3] Rue Godefroid Kurth, n° 4a, 1140 Bruxelles : tél. (02) 216 67 29. Un Bulletin d'information paraît deux fois par an.

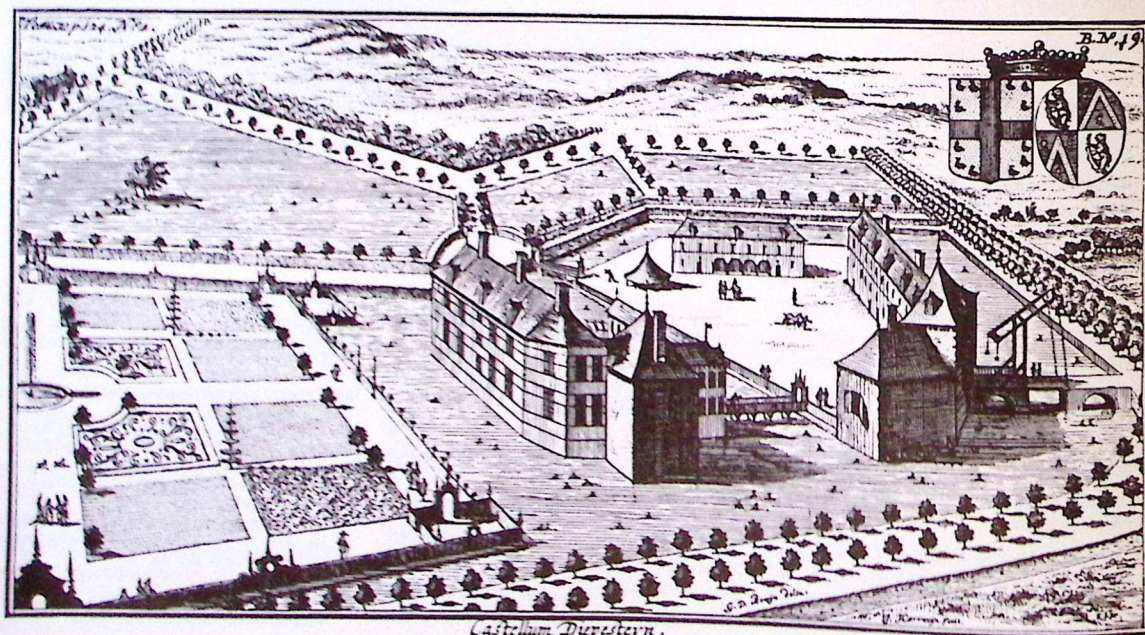
Source consultée

« Les Compagnons d'aujourd'hui » par Raoul Vergez (maître-charpentier), 1973.

STEENHUFFEL

vieux
village
brabançon

par Gladys GUYOT
religieuse du Sacré-Cœur
à Jette



DANS l'angle nord-ouest du Brabant, cinq villages : Steenhuffel, Malderen, Lippelo, Liezele et Oppuurs, constituaient, dans l'Ancien Régime, le *Smal Brabant*, « Petit Brabant », parce qu'ils étaient resserrés entre les domaines des Berthout, dont le centre se situait à Grimbergen. Actuellement, les deux premiers seulement se trouvent dans la province de Brabant, tandis que les trois autres appartiennent à celle d'Anvers.

Ruisseaux, prairies et moulins

A l'instar de celle de Wemmel et de Londerzeel, l'étymologie de Steenhuffel est controversée et incertaine. Comme le terrain y est argileux dans la vallée et mélangé à du sable sur le plateau, il ne contient guère de pierres (*stenen*). Alors le préfixe *Steen* aurait pu désigner un château sur une motte (*heuvel*). C'était un endroit stratégique, d'un côté près de la *Heerbaan* (*Heirbaan*), peut-être une ancienne chaussée romaine, en tout cas l'épine dorsale du village en direction de Malines, et de l'autre côté, le *Molenbeek*, venant de Zellik et aboutissant au Rupel. Cette rivière a creusé une large vallée, traversée par plusieurs ruisseaux qui confluent en elle et sont caractéristiques de la commune. Ils parcourent des prairies dont les bords sont marqués par des rangées de peupliers.

En venant de Rossem, sous Wolverteem, on franchit le *Robbeek*, abréviation de *Robbroeckbeek*, nom d'une ancienne famille de Merchtem, propriétaire d'une grande ferme à Steenhuffel. Traversant de « verts pâturages », le *Vuilbeek*, au nord-est, le *Molenbeek* et le *Logenbeek* au sud-est enserrent le centre du village. Le *Vuilbeek*, de *Vuile buik* probablement parce qu'un sentier franchissait jadis le terrain marécageux ; le *Logenbeek* forme en partie la limite avec Londerzeel ; le *Molenbeek* alimentait deux moulins à eau : le *Maerselaermolen*, ayant appartenu à la famille des chevaliers de Maerselaer à Malderen, et le *Diipensteynmolen* relevant de la seigneurie de ce nom.

Le *Maerselaermolen*, près de la *Bonte-*



straat, faisait partie d'une *curtis-hofstede*, exploitation agricole, constituant un fief que sire Jean de Maerselaer possédait vers 1384. Au XVI^e siècle, des membres de la famille auraient subvenu aux études d'Adrien Floriszoon, d'Utrecht, lequel devenu le pape Adrien VI en aurait comblé trois d'honneurs. Le moulin fut en activité jusqu'en 1960. Le

En page de gauche : le Château « Diipensteyn » d'après la gravure de J. Harrewijn, parue dans les « Délices du Brabant et de ses Campagnes » par de Cantillon, édition 1757.

Ci-dessus : de nos jours, le château, réduit à son aile centrale, est fort délabré et ne rappelle plus guère sa splendeur d'autan.



Les abords du Château « Diepensteyn » ont encore fière allure grâce aux magnifiques « drèves » bordées de hauts peupliers, qui mènent aux vestiges du château et à ses dépendances.

dernier meunier, Jozef Jacobs, vit encore dans la jolie ferme, un peu à l'écart, en un site pittoresque, le long du cours d'eau et près de quelques « Canada ». La porte d'entrée, en plein cintre et pierres de sable, est d'un bel effet.

Histoire seigneuriale

Le *Diepensteynmolen* nous ramène à la seigneurie d'antan, au centre du village. *Diepensteyn*, par contraste avec le château primitif de *Steenhuffel*, est un castel de plaine, qui avait l'allure d'une forteresse entourée de douves auxquelles aboutissaient des avenues ; l'une d'entre elles reliant le château et

l'église, les deux hauts lieux de la localité.

Comme Steenhuffel était terre ducal, les seigneurs de Diepensteyn les plus anciens connus, les *Bouchout*, relevaient le fief de la cour féodale de Brabant. En 1279, Daniel de Bouchout confirme un acte de vente de 34 bonniers à l'abbaye d'Affligem, déjà propriétaire importante dans la région. La dernière héritière, Jeanne de Bouchout, fille de Daniel III, fit le relief de Diepensteyn le 14 janvier 1516. Par son mariage avec Alvaro d'Almaras († 1535), la seigneurie entra dans une nouvelle famille, d'origine espagnole et marchande, fixée à Anvers

sous Charles Quint.

Alvaro II, fils aîné du ménage Almaras-Bouchout, exerça plusieurs fonctions publiques à Anvers tout en étant seigneur de Diepensteyn. A sa mort sans enfant, en 1560, son frère Philippe, chanoine de la cathédrale Notre-Dame d'Anvers, censeur des livres et client de l'imprimerie plantinienne, lui succéda à Diepensteyn, puis conjointement ses deux sœurs, Claire, mariée au négociant aragonais, Domingo *Symoën*, et Marie. Ces dernières vendirent, en 1573, la seigneurie à leur fille et nièce, Anne *Symoën*, surnommée « la belle héritière », maîtresse du cardinal Granvelle



A deux pas du château, le moulin à eau, dénommé Diepensteynmolen, a pratiquement cessé toute activité, mais la jolie habitation du meunier subsiste toujours.

à qui elle aurait donné un fils. Elle demeura plus de vingt ans « Dame de Diepensteyn », puis aliéna le domaine qui advint, en 1598, à Pierre *Micault* († 1626), d'une famille de juristes et de hauts fonctionnaires, noyau de la noblesse de robe. Il agrandit et restaura le château, tel qu'il apparaît sur la gravure de J. Le Roy. Un pont-levis donnait accès à une première cour et aux dépendances, un second livrait passage vers l'habitation et la chapelle castrale, l'ensemble baignait dans l'eau. Le second fils de Pierre *Micault*, Frédéric, fut non seulement seigneur de Diepensteyn, mais aussi de Steenhuffel par

achat, en engagère, à Philippe IV de la seigneurie pour 6.500 florins.

Le dernier Habsbourg d'Espagne, Charles II, érigea la seigneurie de Steenhuffel en comté au profit d'Ambroise-Eugène de *Maldegem* (1627-1693) qui voulut avoir son caveau familial dans l'église seigneuriale. La pierre tombale en est encore visible au côté Est du chœur. Son fils, Jean-Dominique (1662-1747), mena une brillante carrière politique et militaire et fit faire des travaux au château. Le dernier *Maldegem*, comte de Diepensteyn et de Steenhuffel, fut Joseph-Alexandre (1754-1809), dont la fille aînée, Henriette, épousa, en 1807,

le comte Charles-Joseph de *Lalaing* (1768-1816) auquel elle apporta Diepensteyn et un foncier important à Steenhuffel. Elle-même, « grande Dame » du siècle passé, écrivit pour son neveu, le dernier du nom, l'histoire de sa famille dans *Maldegem la Loyale* (1849).

Actuellement, le château, réduit à son aile centrale, est dans un état fort délabré et ne rappelle plus guère sa splendeur d'antan ; le moulin à eau a également disparu, mais la jolie ferme subsiste toujours. Malgré ces dégradations, les vestiges ont encore une allure seigneuriale, du fait des avenues régulières.



L'autre moulin à eau de Steenhuffel, le Maerse-laermolen est lui aussi désaffecté, mais le dernier meunier continue d'occuper la maison d'habitation toute empreinte d'un charme désuet.

res, bordées de hauts peupliers qui, de part et d'autre de prairies en forme de rectangle, mènent aux bâtiments. Une petite chapelle, entourée de tilleuls, se situe à l'angle de deux drèves.

Juridiction et population

A la seigneurie de Steenhuffel était attaché un banc échevinal (*Schepen-*

bank) de sept membres, nommés d'abord à vie puis à terme, par le duc de Brabant jusqu'en 1626, ensuite par le seigneur, parmi les paysans les plus importants de l'endroit (*pachters*). Ils « disaient » le droit en matière civile, souvent coutumière, et jugeaient en matière criminelle ; dans les cas difficiles, ils pouvaient s'adresser à l'échevinage d'Uccle, leur cour d'appel. Outre leurs fonctions judiciaires, ils remplissaient l'office de notaire, géraient les finances communales, étaient les intermédiaires officiels auprès des instances étrangères, du prince et de ses fonctionnaires. Ils étaient donc les représentants légaux de la communauté. Leur sceau le plus ancien (1314) est chargé de deux losanges, évocateurs des armoiries des seigneurs de Merchtem, les Hobosch, et il porte l'inscription : « S. Scabinorum de Stenhofle ». Des fonctions scabinales aussi nombreuses étaient compatibles avec le travail agricole des titulaires, du fait d'une population restreinte : 650 habitants en 1374, chiffre qui descend jusqu'à 330 en 1492, après les guerres de la régence de l'archiduc Maximilien de Habsbourg et les épidémies chroniques. Aux XVI^e et XVII^e siècles, la remontée est irrégulière, mais au XVIII^e siècle, plus paisible, elle est rapide : 942 en 1709 et 1230 en 1783. En 1817, la population atteint le chiffre de 1375 habitants et, en 1976, de 2400. A partir de 1977, elle sera totalisée avec celle de Londerzeel et de Malderen, par suite de la fusion de Steenhuffel avec ces deux communes.

L'Eglise et ses vitraux

A quelque 500 mètres de la résidence seigneuriale, l'église, dédiée primitivement à Notre-Dame, puis à saint Nicolas et à sainte Geneviève, est d'origine domaniale, sans pouvoir en dater exactement l'époque. L'acte connu le plus ancien qui la signale comme paroisse dans le diocèse de Cambrai est de 1112, avant l'existence de Diepensteyn. Elle passe ensuite sous le patronat de l'abbaye d'Affligem qui poursuit son emprise à Steenhuffel.



La chapellenie la plus importante fut celle, fondée en 1368, par Gilles *van den Cloete* (Cloote), prêtre diocésain, en l'honneur des saints Gilles et Nicolas. Le donateur était fils d'un *pachter* du quartier *De Plas*, assez humide, situé au Nord de l'église. La ferme fortifiée ou *schans* deviendrait la résidence du chapelain. La donation comprenait en outre des terres labourables et des prai-

Ci-dessus : l'église de Steenhuffel dédiée à Saint Nicolas et à Sainte Geneviève a gardé sa tour d'origine romane et son chœur construit en gothique tardif.

Ci-contre : en bordure de la Smisstraat, la chapelle de Notre-Dame de Dolfkes (à droite sur notre document) est encastrée dans la grange d'une ferme très ancienne.



ries, mais avec le temps, la ferme dut être abattue et ses fossés poissonneux furent réunis à la « *pastorele visserij* » dont le souvenir subsiste encore, ainsi que quelques toponymes.

La base romane de la tour atteste l'ancienneté de l'église dont le chœur est du gothique tardif, tandis que la nef en briques et une façade néo-baroque, assez lourde, datent seulement de 1826. La signification de deux beaux vitraux du chœur vient d'être récemment élucidée. Dus aux d'Almaras, ils relatent un peu d'histoire familiale autour de sujets religieux.

Le plus ancien, à gauche, représente Notre-Dame des Sept Douleurs dans un décor Renaissance. Assise au centre, les mains jointes, la Vierge est revêtue d'un ample manteau bleu violacé. Audessus de sa tête, sept glaives en éventail aboutissent chacun à un médaillon, dans lequel est figuré, en grisaille et jaune argenté, une de ses douleurs. Elle est entourée du couple donateur, dans la position médiévale traditionnelle. A gauche, Jeanne de Bouchout, à genoux et richement habillée, est assistée de son patron, saint Jean l'Évangéliste, portant le ciboire, d'où sort le serpent, suivant une ancienne légende. A droite, dans la même attitude, Alvaro d'Almaras, en chevalier,

est accompagné de son patron, saint Albert le Grand, philosophe et maître de saint Thomas d'Aquin ; pour cette raison, il tient un livre ouvert. Alvaro et sa femme, Marie Scheyve, donnèrent ce vitrail à l'occasion de leur mariage, en 1535, qui coïncidait avec le jubilé de 25 ans de celui de leurs parents et beaux-parents, Almaras-Bouchout. Le registre inférieur porte les blasons disposés en trois étages : les clefs sont Almaras, les croix, Bouchout ; les trois têtes d'animaux, Scheyve ; A B entrelacés, Almaras-Bouchout ; au centre inférieur, un lion barré, N. Verendael, mère de Jeanne de Bouchout.

Le vitrail de droite, marqué du millésime 1552, figure, en bas, le chanoine Philippe d'Almaras, en chape d'un coloris et plissé remarquables, agenouillé sur un prie-dieu devant un livre ouvert. Derrière lui, saint Victor debout est le patron des moniales « Victorines » ; il tient le blason ovale de la maison-mère de cet ordre, à Paris. Il est probable que sa sœur, Françoise d'Almaras, religieuse « victorine » à l'abbaye de Rozenberg à Waasmunster, dont elle devint abbesse cette année 1552, a offert ce vitrail. Par humilité, son frère la remplace et tient la crosse abbatiale, non en signe de pouvoir personnel, mais entre ses mains jointes. A l'arrière-plan se profile l'abbaye telle qu'elle était avant sa destruction par les Gueux. Le registre supérieur représente verticalement et environnée d'une nuée, la Sainte Trinité, très honorée chez les moniales qui suivaient la règle de saint Augustin. Dieu le Père soutient son Fils descendu de la Croix, thème qui correspond à celui de Notre-Dame des Sept Douleurs.

Enfin, le blason « aux trois roses sur un mont vert » est celui de l'abbaye de Rozenberg.

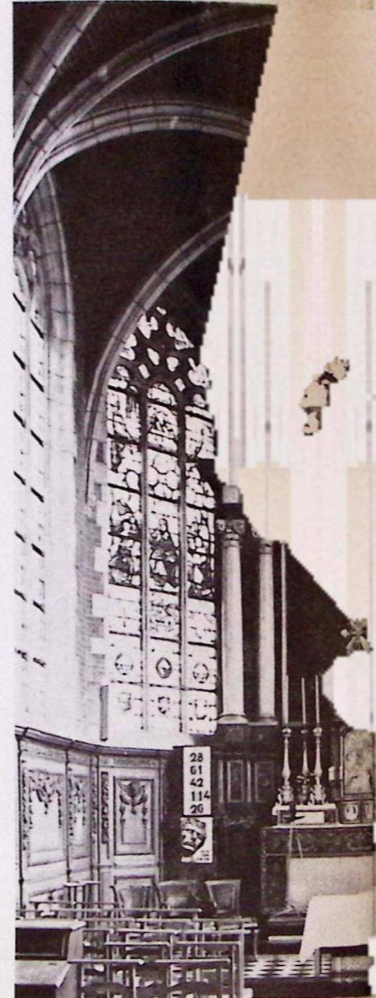
Ces vitraux, aux sujets traités d'une manière originale dans les teintes chaudes et les tons séduisants, sont probablement de l'école anversoise du XVI^e siècle. Ils ont été légèrement restaurés et constituent un trésor à soigneusement préserver.

Le maître-autel baroque est surmonté

d'une toile attribuée à de Crayer (1584-1669). Elle représente la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus, entourés des saintes Dorothee, Catherine de Sienne et Geneviève, ainsi que saint Nicolas. Trois autres tableaux décorent encore l'église : saint Nicolas mitré (1661), saint Dominique recevant le rosaire des mains de Jésus, debout sur les genoux de sa Mère ; enfin le Christ ressuscité, tableau donné en 1789.

Dans le chœur, les lambris sont de style Louis XIV comme les confessionnaux ; les autels latéraux baroques à l'instar de ceux de toutes les églises restaurées au XVII^e siècle. Ils sont ornés de statues d'une certaine valeur.

En 1795, une chapelle sur un puits de sainte Geneviève a été déplacée du verger pastoral dans une ruelle, à côté de l'église où elle se trouve encore, mais jusqu'à quand ?



Le chœur de l'église de Steenhuffel est particulièrement remarquable. Deux magnifiques vitraux lui apportent vie et couleurs. Celui de gauche, le plus ancien (1535), représente Notre-Dame des Sept Douleurs dans un décor Renaissance.



Celui de droite, portant le millésime 1552, figure, en bas, le chanoine Philippe d'Almaras ayant derrière lui Saint Victor, et, en haut, la Sainte Trinité.



Quartiers et paysages variés

Parallèle à la Heerbaan et peut-être plus ancienne qu'elle, la Smisstraat rappelle l'importance du forgeron à l'époque des chevaux. De vieux noyers, coupés par les Allemands pendant la Première Guerre mondiale pour en faire des crosses de fusils, avaient donné leur nom à la ferme De Notelaer. Elle avoisinait un bien de la chapellenie de Notre-Dame, dite Sielmisse ou de

Requiem ; la messe se disait à l'endroit où se trouve maintenant la chapelle de Notre-Dame de Dolfkes, encastrée dans la grange de la ferme la plus ancienne (1716) et la mieux conservée du village. La Smisstraat traverse De Kouter (cultura), les meilleurs terres où se situait un schans, De Brandewijnhoeve, dénommée Perre-Hof avant 1725, année pendant laquelle on y aurait installé une distillerie, alors non sujette à contrôle.

La ferme a été depuis entièrement reconstruite. Elle est entourée d'un paysage ouvert — *openfield* — sur le plateau interfluvial qui atteint 23 m. au quartier De Haan. Un vaste horizon s'y déploie, limité par le grand bois de Buggenhout. En lisière de celui-ci, mais encore sur le territoire de Steenhuffel, un quartier défriché à partir du XVII^e siècle s'appelle, pour cette raison De Bouw (Bouw). De l'autre côté, De Heide faisait partie de la grande bruyère de Malderen, mais est actuellement exploitée et habitée. L'ensemble était traversé par le chemin de fer stratégique de Douai à Anvers, en l'occurrence le tronçon Opwijk-Londerzeel.

En revenant vers le centre, on passe devant le Keeshof, une jolie habitation en style flamand à façade en redents, attenante à un petit bois, et en face, s'ouvrant devant un large paysage.

Un autre quartier prolongeant le Plas est le Meer, également humide. Le plus ancien toponyme du village, cité en 1112, est le Mulneremholt, de *mulner* (meunier), *em*=*heim* (habitat) et *holt*=*hout* (bois).

Enfin, tout au Sud, de Trappenhoeve évoque le nom de famille des van der Trappen, et un *schans* seigneurial, à l'heure actuelle, en état de délabrement. Steenhuffel, paisible village du Brabant flamand, est caractérisé par ses ruisseaux enserrant des prairies au nombreux bétail, ses quartiers divers parsemés de petites chapelles, lieux de dévotion et de pèlerinage, ses champs aux larges horizons, ses vestiges seigneuriaux et surtout son église aux vitraux remarquables.

BIBLIOGRAPHIE

J. HELBIG et Y. VAN DEN BEMDEN, *Corpus Vitrearum Medii Aevi*, t. III, de 1500 à 1550 - Brabant et Limbourg, Ledeborg-Gand, 1974.
J. VERTONGHEN, L. VERHASSELT, *Toponymie van Steenhuffel*, polycopié, du village, 1971.
J. VERTONGHEN, L. VERHASSELT, J. t'KINT, *De merkwaardige glasramen in de parochiekerk van Steenhuffel, in Eigen Schoon en de Brabander*, LVI^e année, n^o 3-4, 1973.
J. VERTONGHEN, L. VERHASSELT, J. t'KINT, *Geschiedenis van Steenhuffel*, Tielt, 1975.
A. WAUTERS, *Histoire des environs de Bruxelles*, nouv. édit., t. IV, 1972.



CONNAISSEZ-VOUS LA GHÈTE ?

*Avez-vous vu, là-bas,
derrière le rideau de saules ?*

Entendez-vous ce murmure gracieux ?

*Connaissez-vous la régente
des campagnes brabançonnnes ?*

Connaissez-vous la Ghète ?

*Surprenez-la...
au pied des châteaux,
sous l'ombre des ponts,
quand elle bavarde avec les feuilles d'octobre.*

*Découvrez...
derrière les murs blanchis,
son refrain bourgeois
qui fait danser les héritiers de Brueghel*

*Regardez...
ces couleurs éthérées
qui courent sur ses rivages
quand deux pigeons blancs
mêlent leur charme
aux frissons de l'aurore*

*Entendez-vous ces orgues, au loin ?
Ville natale de Perwez,
pays de Geldonie, terre d'Hougaerde
et Tirlemont-la-blanche,
gardez-vous les secrets de la Ghète
derrière vos barrières de blé ?*

Robert ENGELS



Eugène BROERMAN

par Guy DOTREMONT

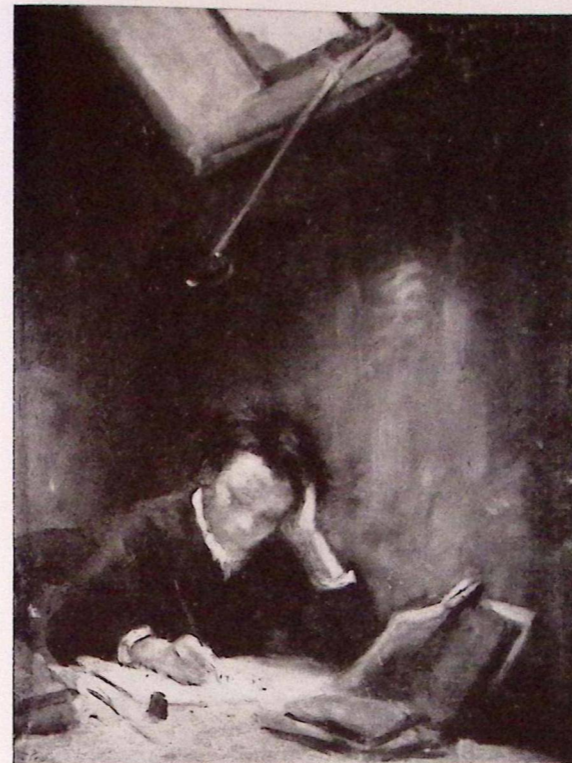
NE à Bruxelles, à la rue du Marais, le 12 juillet 1861, d'un père flamand et d'une mère liégeoise, Eugène Broerman, avant de devenir l'artiste et l'être ardent et généreux auxquels nous voudrions rendre hommage, fut un enfant gai, amoureux de la vie et de la ville où il était né, un enfant indomptable dont les frères cadets, Charles et Adolphe, tous deux futurs artistes, eux aussi, raconteront longtemps plus tard encore les aventures. Écoutant les cris et chants des rues, dansant autour du Meyboom, grimpant aux mâts des fêtes du quartier, s'enfuyant vers les marchés aux bestiaux ou aux oiseaux, Eugène Broerman faisait ample provision d'images et de sensations. Sa mère, artiste et intelligente, le punissait bien, pour l'exemple, mais comment ne se serait-elle pas réjouie de le voir, au retour de ses escapades, croquer si habilement

les scènes auxquelles il avait assisté et témoigner ainsi, déjà, de dons incontestables de dessinateur ?

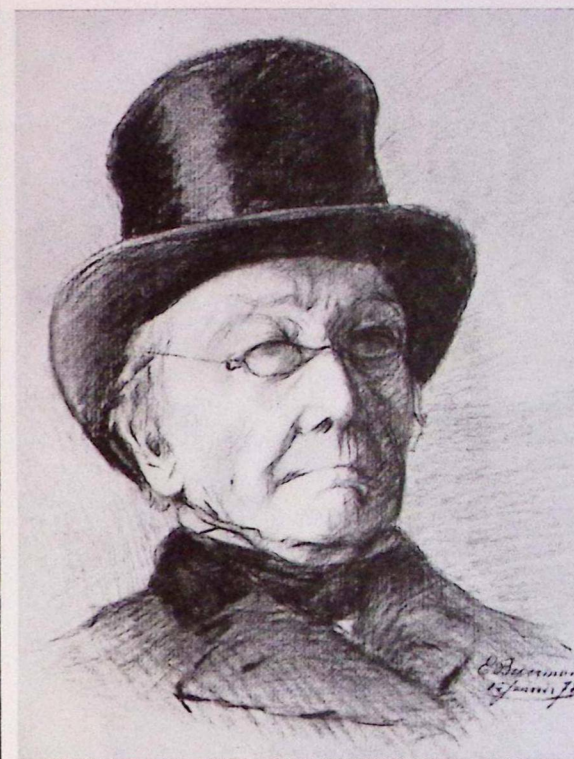
À huit ans et demi, Eugène peint un extraordinaire coq en camaïeu. La voie de cet enfant paraît bien tracée. Aussi, à quinze ans, sa mère, devenue veuve, le présente-t-elle à Jean Portaels qui, avec talent et bonté, dirige l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Eugène Broerman y est admis et suit, le jour, la classe de peinture donnée par le grand peintre. Le soir, il complète sa formation, comble sa soif d'apprendre, et, plus tard encore, la nuit souvent, il peint et dessine dans le silence de l'atelier que sa mère a installé pour lui dans une mansarde : c'est là que, seul, il s'essaie au langage des formes et des couleurs, mais que, davantage encore, il recherche la signification profonde de

son art et la résonance qu'il peut et doit avoir.

À l'Académie, Eugène Broerman remporte maints succès et donne de si grandes espérances que, poussé par son maître, il s'inscrit, en 1881, à un concours inconnu encore puisqu'il en est à sa première édition, mais qui va rapidement devenir l'un des plus courus et couronner nombre de nos meilleurs artistes. Ce prix, le « Prix Godecharle », la Commission provinciale des fondations de bourses d'études du Brabant l'attribue à Broerman pour une œuvre inspirée des Saintes Écritures : « Le pauvre Lazare », et fait de lui, à vingt ans, le premier lauréat de la Fondation Godecharle ! Le premier et l'unique lauréat de cette année 1881 puisque le jury, se conformant aux exigences très sévères posées par le fondateur (les



Eugène Broerman : « L'Étudiant » (1881), huile sur toile, 42 × 30 cm (Saint-Josse-ten-Noode, Musée Charlier).



Eugène Broerman n'a que 16 ans quand il fait ce portrait de son grand-père (Collection Paul Broerman).

lauréats devront « être doués d'une aptitude remarquable » et « donner des espérances fondées d'un grand succès », estima ne pouvoir proposer à la Commission aucun sculpteur ni architecte pour l'attribution des bourses réservées à leur art. La même année 1881, Broerman emporte le prix du concours annuel organisé par l'Académie royale de Belgique, dont il devient donc lauréat pour un carton intitulé « Le commerce maritime ».

Lauréat de la Fondation Godecharle et réalisant ainsi le rêve de tout jeune artiste, Broerman part pour l'Italie. Quelle découverte ! La splendeur des grandes villes antiques, le charme des vieilles petites cités où tout : lignes, volumes, couleurs et matériaux s'accordent merveilleusement entre eux, et aussi à l'air, à la lumière, au ciel, où

tout un peuple artiste et libre, flamboyant d'amour, a créé la beauté, tout ici le séduit et le remplit de joie. L'horreur qu'il éprouve n'en est que plus vive pour tout ce qui, chez nous, enlaidit et défigure le cadre de notre vie urbaine et rurale : la construction d'immeubles ne s'harmonisant pas avec l'environnement, la prolifération d'objets disparates sur la voie publique, la banalité des formes que la technique industrielle donne aux choses quotidiennes, la méconnaissance des traditions nationales des peuples, la profanation et la dispersion de leurs patrimoines d'art, la destruction des sites, une publicité agressive, les conventions enfin et les modes qui tarissent tout esprit créateur.

Une découverte en entraîne souvent d'autres. Le jeune Broerman, tout à son

ravissement, saisit que la beauté est une nourriture indispensable à l'âme humaine, qu'elle est pour elle un besoin vital. Non pas pour quelques privilégiés seulement, mais pour tous les hommes, même les plus humbles. Et donc que l'artiste ne peut travailler exclusivement pour les amateurs d'art, mais qu'il se doit à tous, et que « l'art utile dans le domaine public est le plus grand qui soit ». Cette redécouverte de traditions interrompues chez nous depuis plus de deux siècles et maintenant bafouées enthousiasme Broerman. Cette idée d'« art public », de cet art qui peut seul rendre la vie de tous plus agréable à vivre, va animer et féconder toute la vie et l'œuvre de Broerman et leur donner un extraordinaire caractère d'unité. Broerman combatta désormais pour une cité des hommes vivante et fraternelle, savoureuse et sensible !

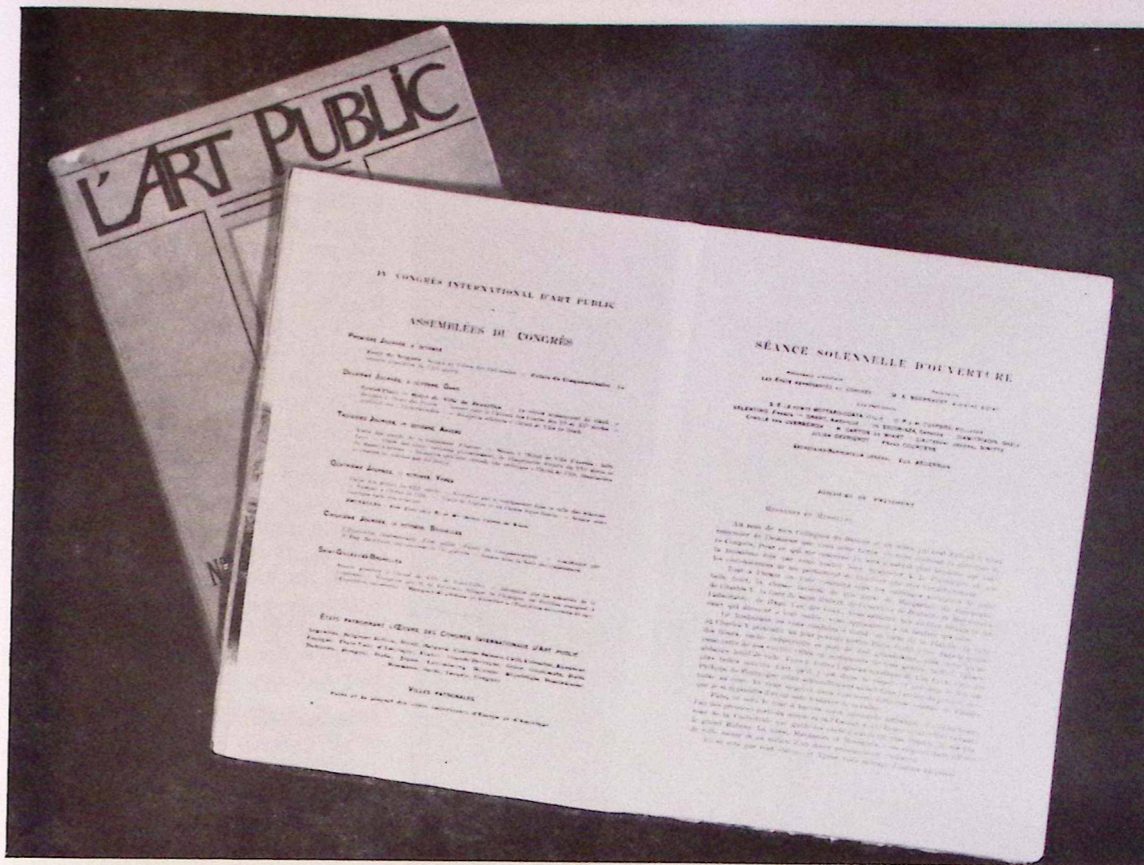


Eugène Broerman : « Le Marché de Vérone » (1884), fusain, 30 × 22,5 cm (Collection Paul Broerman).

Le rôle de l'artiste paraît on ne peut plus clair à Broerman : créer, avec d'autres, de la manière la plus désintéressée, un milieu harmonieux et cohérent parce que la cohérence porte en elle le germe de la beauté. Mais pour qu'elle parle à l'âme des foules, il faut que la beauté soit claire et simple, comme la nature, qu'elle soit créée selon son cœur et non conformément à des principes ou à des théories, dans le respect des traditions rénovées des peuples, et que le peuple enfin, par une action incessante, dans les écoles et dans tous les aspects de la vie sociale, ait réappris la joie du beau. Mais dans l'attente de pouvoir mettre

en œuvre ses projets de rénovation artistique, qu'il ne fait que concevoir du reste et qui demandent, outre de l'enthousiasme, de la réflexion et de l'étude, Broerman visite l'Italie : Rome, Naples, Capri, mais aussi Florence, Ravenne, Bologne et Venise... Il était passé, chemin faisant, par Avignon, Nîmes et Arles, des lieux qui allaient lui demeurer chers, et qu'il reverrait, plus tard, avec les siens... Il accumule croquis, esquisses, pochades, tableaux, suivi partout par les lettres chaleureuses et encourageantes de son vieux maître Portaels qui, avec intelligence et franchise, le conseille et le guide. Trois ans s'écoulaient ainsi, assombris

seulement par la maladie et de grandes fatigues que surmonte la volonté de Broerman. Celui-ci rentre au pays et connaît un court bonheur aux côtés d'une épouse qui mourra prématurément, lui laissant deux enfants. Il travaille, travaille beaucoup, voyage, expose, décroche une médaille d'or à l'Exposition internationale de Cologne en 1889 et une médaille de bronze, la même année, à l'Exposition universelle de Paris. Mais il n'en oublie pas pour autant ses découvertes d'Italie et il pose à Bruxelles les premiers jalons de son action de rénovation de l'art public en créant, sous la présidence du bourg-



L'Art Public, l'importante revue de l'Institut international, se faisait l'écho — comme ici du Congrès de 1910 — de toutes les activités de l'Institut.

mestre Ch. Buls, le « Comité de l'Art appliqué à la rue et aux objets d'utilité publique ». Action locale d'abord qui se signale à l'attention du public par l'organisation, en 1895, de concours d'enseignes artistiques et de décoration de façades. Le jury, qui défile, le nez en l'air, le long de la Montagne-de-la-Cour, de la rue de la Madeleine et du Marché-aux-Poulets, a fort à faire pour départager les commerçants qui ont répondu à l'appel du Comité et qui ont sollicité, pour enjoliver et décorer les façades de leurs établissements, d'excellents artistes du moment : le peintre José Dierickx et son frère Omer, le sculpteur Mignon, Broerman en personne qui,

pour la décoration de la maison Ch. Wolfs, au Marché-aux-Herbes, fut classé hors concours avec les félicitations du jury. Cet essai de renaissance de l'enseigne décorative fut encouragée par la presse, mais rencontra aussi beaucoup d'opposants, Broerman et ses amis étant accusés de poursuivre avant tout un but de lucre... C'était bien mal les connaître et Broerman en particulier qui ne fut pas découragé pour autant et qui, étendant son action au pays tout entier, fonda, en 1896, l'« Œuvre nationale de l'Art appliqué à la rue et aux objets d'utilité publique », avec le concours d'Alph. Cluysenaar, Paul De Vigne, Jul. Dillens, Victor Horta, Jef Lambeaux,

Jean Robie, etc. Une revue, déjà intitulée « L'Art Public », comme l'importante revue qui allait naître quelques années plus tard, répandait les idées que Broerman semait avec enthousiasme autour de lui. 1898, année faste pour Broerman. Agé de 37 ans, il épouse une jeune fille ravissante qui en a dix-sept et fonde un second foyer qui va vivre, pendant plus de trente ans, dans une atmosphère heureuse de douceur, de gaieté, d'harmonie entre les époux et entre ceux-ci et les cinq enfants qu'ils allaient mettre au monde : Marius, Daniel, Irène et, plus tard, Jeanne-Marie et Paul, qui sera peintre. Année faste pour Broer-



Eugène Broerman : « Le petit Paul » (Collection Paul Broerman).

man, mais pas seulement sur le plan personnel comme nous le verrons. Son enthousiasme a été communicatif, la découverte du pourquoi de la beauté des villes anciennes d'Italie, due à l'in-

tégration et à l'association des arts à la vie de tous les jours, à leur cohérence et à leur harmonie avec le peuple qui les habite et avec la nature qui les entoure, Broerman est parvenu à la faire

partager par d'autres, beaucoup d'autres, de même qu'il les a convaincus de la nécessité d'une action de grande envergure, internationale et mondiale. Les amis qu'il a rassemblés autour de son idée d'art public sont des personnalités de tout premier plan, et qui ne se contenteront pas de prêter leur nom mais qui seront actifs, entraînés, il est vrai, par l'infatigable Broerman. Il y a parmi eux pas moins de trois futurs Prix Nobel de la Paix : Aug. Beernaert, Henri Lafontaine et Léon Bourgeois, et deux Prix Nobel de Littérature : Maurice Maeterlinck et celui qui allait réveiller la Provence de sa léthargie et en être proclamé l'éducateur : Frédéric Mistral. Mais d'autres, non moins célèbres, vont, des quatre coins du monde, apporter leur soutien effectif à Broerman : Jules Lejeune, Ern. et Lucien Solvay, Jean Delville, Louis Dumont-Wilden, Henri Carton de Wiart, Jules Destrée, Henri Pirenne, Camille Lemonnier, les Américains T.M. Clark et Glenn Brown, l'Anglais Walter Crane, la reine Elisabeth de Roumanie, etc.

En septembre 1898 se réunit à Bruxelles le 1^{er} Congrès d'Art Public, suivi, en 1900, à Paris, du 2^e Congrès international d'Art Public, en 1905 à Liège du 3^e Congrès, et en 1910, à Bruxelles, Anvers, Gand et Ypres, du 4^e Congrès, tenu, comme les précédents, dans un enthousiasme permanent. C'est au cours du 3^e Congrès, le 15 septembre 1905, que Broerman et ceux qui avaient compris l'impérieuse nécessité de son action de rénovation artistique fondèrent l'*Institut international d'Art Public*.

Cet Institut, placé sous le patronage de 27 Etats et de la plupart des villes importantes d'Europe et d'Amérique, va avoir une activité véritablement extraordinaire, soutenue et animée à vrai dire constamment par son promoteur, Eugène Broerman. Remarquablement organisé par celui-ci, l'Institut se compose d'un Collège international et d'un Conseil permanent. Pour restaurer l'art dans sa dimension sociale, l'Institut va œuvrer dans des domaines très variés mais convergents : enseignement, conception et aménagement des villes, protection et sauvegarde des sites et des patrimoines d'art, maintien des traditions nationales, revitalisation de

toutes les « provinces » du monde civilisé, soutien des fêtes populaires, organisation des musées, etc.

Eugène Broerman et l'Institut vont, sans fléchir, tenter de restaurer et de populariser cette idée de l'art : que la cité doit être pour tous, grâce à la collaboration des artistes : architectes, sculpteurs, peintres, céramistes... et des divers métiers, un cadre de vie harmonieux où chacun éprouve, à vivre dans la beauté, un réconfort moral, une joie que l'art seul peut lui donner. De façon plus précise, l'Institut encourage artistes et artisans à concevoir, pour l'usage même des plus modestes citoyens et jusque dans les plus infimes objets usuels, des formes dignes, harmonieuses et belles. Il exhorte les auteurs de monuments, de viaducs et d'édicules divers comme aux dessinateurs des multiples objets d'utilité publique tels que « kiosques, fontaines, appareils d'éclairage, bancs, bornes postales, mâts téléphoniques, cadrans électriques, poteaux indicateurs, débitteurs automatiques, etc. » de faire de ces monuments et de ces objets des œuvres d'art, la rue et les monuments civils et religieux n'étant rien d'autre que les « musées de la vie publique ». Broerman et l'Institut prêtent la plus grande attention à l'espace social, à ses signes, à son mobilier et protestent contre l'implantation sur la voie publique, au fur et à mesure des nécessités, de trop d'objets hétéroclites, répondant certes à un besoin mais s'inscrivant mal dans l'ensemble. Ils organisent même des concours entre artistes pour la création, par exemple, d'appareils d'éclairage urbain.

Ils luttent contre les projets d'aménagement pouvant altérer les aspects artistiques ou historiques des villes. Ils signalent les dangers qui menacent les vieux monuments et les patrimoines d'art. Ils font des suggestions positives et précises et recommandent l'établissement d'inventaires d'art public. Et de même ils combattent pour la protection et la sauvegarde des sites et dénoncent leur profanation, et celle des villes, par les « réclames enlaidissantes » : les photographies parues dans la revue de l'Institut sont révélatrices du sans-gêne révoltant des publicitaires de l'époque.



Eugène Broerman : « Madame Eugène Broerman », fusain, 32 x 22 cm (Collection J.-M. Broerman).

L'Institut croit que l'éducation artistique doit commencer dès le tout jeune âge, au sein des familles et à l'école, et se poursuivre activement tout au long des études. Le dessin libre, le chant, les

fleurs, la littérature doivent contribuer à l'éveil de la sensibilité esthétique qui, à l'école, ne peut se concevoir que dans des bâtiments heureusement proportionnés, clairs, fleuris, conçus « comme

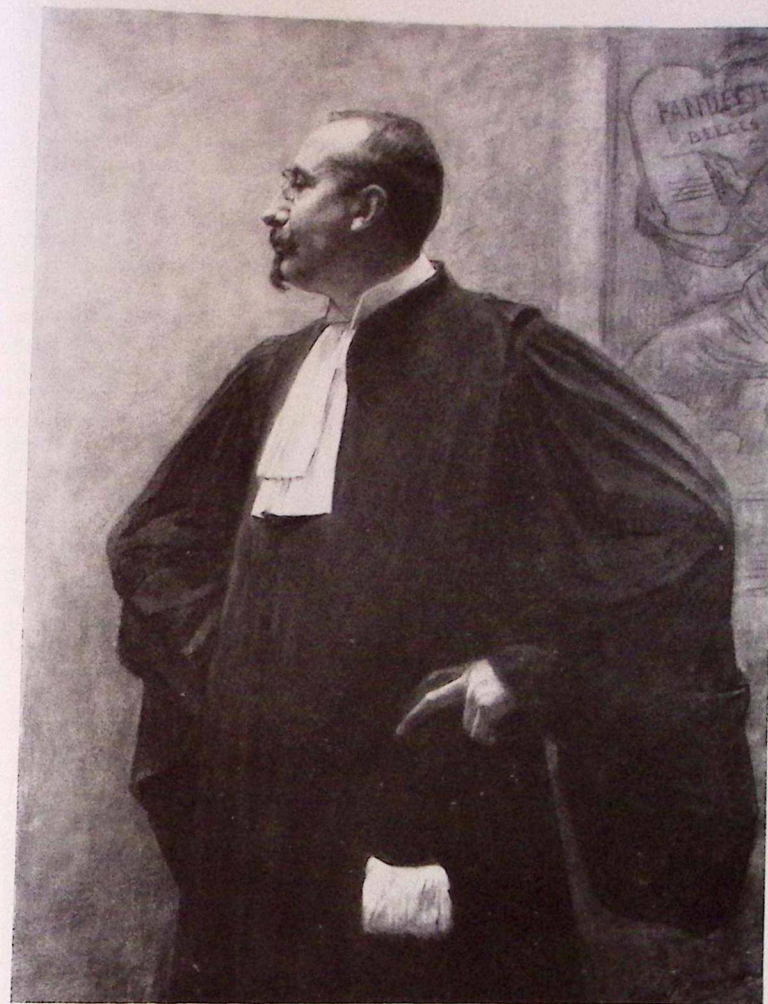
des éléments importants de l'art public national », et dans un mobilier et au moyen d'objets, outils et livres judicieusement choisis. L'Institut prône un enseignement artistique établi sur des bases nationales. Respectueux « des lois naturelles qui sont la logique de l'art » et des conditions morales et matérielles dans lesquelles ils travailleront, se rebellant contre les conventions artistiques qui étouffent leur personnalité profonde, artistes, artisans, architectes et ingénieurs seront aptes à donner aux peuples auxquels ils appartiennent un art « qui leur soit naturel, parfaitement adapté à leur mentalité propre et à leur temps ». Les musées doivent eux aussi concourir à l'éducation de la sensibilité artistique. Loin d'être de ces sortes de temples où, dans une humilité parfaite et silencieuse et dans une solitude exaltante, les visiteurs contemplant longuement, sans s'en détourner, les œuvres des grands artistes, les musées doivent désormais être des lieux dynamiques contribuant à l'éducation artistique et culturelle de tous et à la création, dans la voie des traditions nationales, d'œuvres nouvelles destinées au peuple. Les musées doivent dès lors être accessibles gratuitement à tous, ouverts le soir, commentés, expliqués par des guides illustrés et par des conférences populaires. Cherchant à rendre aux peuples l'orgueil de leur histoire, de leurs langues, de leur art, de leurs costumes, de leurs fêtes, à empêcher le meurtre de tant de « provinces » menacées, Broerman devait bien naturellement se lier d'une profonde et vivante amitié avec celui qui, en Provence, ravivait le culte de la petite patrie, de ses coutumes, de ses libertés, Frédéric Mistral. Celui-ci confia à Broerman, pour être publié dans « L'Art Public », un sonnet inédit. Les numéros de cette revue copieuse, multilingue, abondamment illustrée, demeurèrent comme un extraordinaire témoignage de la vie intense de l'Institut et de l'intelligente ardeur de son animateur. S'il est vrai que pour lui l'art public est le plus grand qui soit, et qu'il a eu la joie de pouvoir décorer la salle du Conseil communal de Saint-Gilles de grandes fresques montrant la métamorphose de la commune et sa mission d'éducation, et signer, avec Frans Hens,



Eugène Broerman : « Jean Portaels » (1890), fusain, 116 x 89,5 cm (Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts).

pour l'Exposition universelle de 1897, un « Panorama du Congo », Broerman n'en est pas moins l'auteur de nombreuses œuvres de chevalet que possèdent les musées de Bruxelles, d'Ixelles, de Mons, Louvain et Gand, les collections royales de Belgique et de nombreuses collections publiques et privées. Ses peintures sont toutes empreintes d'émotion et de poésie et subtilement colorées. Magnifiquement construites et équilibrées, des œuvres telles que

« Angélus des pêcheurs en mer », « Vieux pêcheur au crépuscule » rencontrèrent, chez nous et à l'étranger, un très vif succès. Mais c'est par le portrait surtout que Broerman s'est fait connaître. « Le visage humain est pour moi ce qu'il y a de plus noble au monde » a écrit Jouhandeau qui a souligné tout ce qu'il y a de téméraire dans l'ambition du portraitiste. Mais la difficulté n'était pas pour déplaire à Broerman dont la réputation



Eugène Broerman : « Edmond Picard », fusain, 116 x 90,5 cm (Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts).

de portraitiste lui valut de se voir commander par le Gouvernement belge, pour le Musée de Bruxelles, le portrait des hommes qui, dans notre pays, sous Léopold II, illustrèrent les principaux domaines de la pensée, de l'art, de la science, de la politique. Travail gigantesque et parsemé d'obstacles que Broerman mena à bien, avec talent. Cette « Galerie des célébrités nationales » est composée de cinquante-quatre portraits, faits au fusain, grandeur natu-

re, reproduits pour la plupart dans un album édité à Anvers en 1893 et accompagnés de notices biographiques dues à d'éminents critiques et hommes de lettres. Le trait est si net, si hardi, et l'intensité du relief, la saillie et la relation de ses plans sont tels, a écrit Ph. Gille dans le « Figaro », qu'un statuaire ferait aisément un buste de n'importe laquelle de ces têtes... Dessinateur attiré de l'Etat belge, Broerman le fut aussi en composant les décorations na-

tionales et les diplômes remis à leurs titulaires.

« Illustrateur passionné des affections familiales », Broerman a fait aussi des siens une série de portraits délicieux, rayonnants de vie et de tendresse : « Le petit Paul », « La petite Jeanne-Marie » (âgée de cinq heures, de trois ans, de cinq ans...) et d'autres, sans oublier, bien sûr, Mme Broerman.

La grande tourmente de 1914 a emporté l'Institut qu'avait créé et animé Broerman. Mais les idées qu'ils avaient défendues, parce qu'elles étaient, dans leur profondeur, vraies et justes, se retrouvent au cœur d'autres combats menés par des philosophes : Simone Weil, entre autres, qui exalta le patriotisme et le régionalisme et esquissa les conditions d'une intégration harmonieuse de l'homme dans un ensemble équilibré ; par des architectes et urbanistes tels que Le Corbusier pour qui urbaniser, c'était éduquer et permettre à l'homme de s'épanouir dans sa vie intime et dans ses relations avec les autres, et L. Kroll, qui croit à l'influence déterminante du milieu urbain sur toutes les composantes du comportement humain, et C. Sitte qui esquissa les bases esthétiques de la construction des villes ; par des peintres tels que Vasarely qui dit qu'« au-delà du tableau il y a la cité », et qui reproche à la bourgeoisie d'avoir détaché la fresque de l'architecture pour en faire, pour elle seule, des tableaux, et F. Léger et le pédagogue Freinet aussi qui s'émerveillent devant les dessins libres des enfants ; par tant d'autres qui redécouvrent la nature et la qualité de la vie, ainsi que les valeurs authentiques des petites patries...

C'est le 7 octobre 1932, à Saint-Gilles, que dans la maison qu'il s'était construite au 2 de la place Ant. Delporte et où, deux ans auparavant, il avait reçu le roi Albert venu visiter la rétrospective de ses œuvres, Broerman est arrivé au terme de sa vie, qu'il avait faite passionnante, engagée fermement, aux côtés d'incomparables amis, d'une femme et d'enfants tellement aimés, dans d'incessants combats pour une vie plus belle pour tous. Sachons au moins dans notre cœur, malgré la fuite et la rigueur du temps, lui témoigner notre sincère reconnaissance.



Aux portes de Vilvorde

PEUTIE

par Emile POUMON

L'INSTALLATION d'une importante caserne — on dit maintenant plus pudiquement quartier — où le volontariat féminin est présent, attire l'attention sur ce modeste mais sympathique village brabançon. Il se situe entre l'autoroute Bruxelles-Anvers, la ville de Vilvorde et la route provinciale Alost-Louvain. Ses maisons bordent la rue d'Aerschot et entourent l'église paroissiale, rebâtie, en briques, au XIXe siècle. Elle a néanmoins conservé de très intéressantes œuvres d'art provenant

de l'ancienne église ogivale, bâtie en 1629 et transformée en 1718. C'est ainsi qu'on y voit un excellent tableau représentant « Les Sept Œuvres de Charité » qui daterait de 1660 et dont l'auteur serait David Teniers qui avait sa demeure champêtre, le « Dry Toren » dans le voisinage. Une autre peinture, du XVIIIe siècle, montre sainte Clotilde invoquant saint Léonard, le patron des prisonniers. On remarquera encore un confessionnal du XVIIe siècle, deux calices et un ostensor-soleil, tous trois du XVIIIe siècle, un tableau sur cuivre du XVIIe siècle et une statuare

en partie ancienne. Un drapelet de pèlerinage où se voit une représentation de saint Martin rappelle la kermesse et la procession du dernier dimanche de septembre. L'église abrite des obits et deux intéressantes pierres tombales de la famille de Baudequin qui y a son caveau funéraire. Les Baudequin furent seigneurs de « Peuthy » aux XVIIe et XVIIIe siècles, puis barons dudit lieu dès 1766. Ils y avaient leur château depuis l'achat de la seigneurie en 1643. Sur l'une des pierres on lit : « Sépul-

ture — De La Très Noble et Ancienne Famille — De Baudequin — Originaire du Duché de Bourgogne — Etablie en Flandre et en Brabant Depuis Plus de Deux Siècles — Cy Gissent... ». A la Cure se voit un portrait du chanoine, Philippe de Baudequin de Peuthy, qui fut administré par le Cygne de Cambrai, Fénelon.

Notons qu'une carrière fut exploitée dans les campagnes avoisinant Perk et qu'un four à chaux y fonctionna au milieu du XVIIe siècle. Le village, cité sous le nom de Putian et, pour la première fois, en 943, s'appela Puety, dès 1435.

Au Moyen Age, le domaine seigneurial jouxtait celui du béguinage établi, en 1239, au lieu-dit Stevoort, et où les carmélites liégeoises trouvèrent refuge en 1468. Elles y restèrent jusqu'à la destruction des bâtiments par les protestants, 110 ans plus tard. Elles s'installèrent alors à l'intérieur des murailles de Vilvorde dans l'ancien Hôpital Saint-Nicolas. Elles s'y trouvent toujours.

En page de gauche : l'église actuelle de Peutie fut édifiée à la fin du XIXe siècle.

Ci-dessous : de beaux vitraux animent le cœur de l'église de Peutie. Y sont représentés, de gauche à droite, saint Roch, saint Martin et saint Léonard



Vilvorde : Monument élevé, en 1913, à la mémoire de l'anglais William Tyndale martyrisé à Vilvorde, le 6 octobre 1536.

Leur sanctuaire est un intéressant édifice à plan rayonnant (1663) qui servit de modèle à l'église Notre-Dame de Bon Secours à Bruxelles. Il se prolonge par une nef réservée aux cloîtrées. Vilvorde possède aussi une remarquable église ogivale brabançonne, dédiée à Notre-Dame, où l'on peut admirer de superbes stalles en bois sculpté (1663), autrefois au prieuré de Groenendaal en Soignes. On trouvera encore à Vilvorde d'anciennes façades de demeures cosues, le pittoresque « Kijk-Uit », une ancienne chapelle d'hôpital. Au boulevard Roosevelt une statue rappelle que c'est à Vilvorde que fut étrané, puis brûlé le premier traducteur de la Bible en langue vulgaire, Guillaume Tyndale, et ce, le 6 octobre 1536. Les choses ont bien changé depuis !



DE Zétrud-Lumay, en longeant la Grande Ghète, nous joignons à présent, Hoegaarden, vaste commune agricole qui ne manque pas d'intérêt sur le plan monumental.

HOEGAARDEN

Chapelle Sainte-Catherine au hameau de Houtem

Elle semble avoir été fondée par un seigneur du lieu au moment des croisades ; quelque chevalier aurait rapporté des reliques de sainte Catherine d'Alexandrie dont le culte florissait en Orient. Situé sur une petite éminence, l'oratoire était primitivement entouré de bois, puis aussi de vignobles.

Il est certain qu'au moins un autre édifice précéda la chapelle actuelle qui fut érigée au début du XVI^e siècle en moellons de Gobertange alternant à certains endroits avec des bandeaux de pierre d'Overlaar. Précédée de tilleuls, entouré d'une belle campagne, le sanctuaire est, sous son toit d'ardoises à larges pans, bien planté dans le sol ; il est surmonté d'un clocheton carré sommé d'une courte flèche ; l'abside est surbaissée par rapport à la nef.

La décoration intérieure est intéressante et caractéristique des tendances

locales par ses décorations en stuc témoignant de l'influence liégeoise au XVIII^e siècle. Le motif central porte d'ailleurs le millésime 1751. Le jubé en bois peint date de 1719. Le maître-autel du XVII^e siècle, en Renaissance flamande, est orné d'une toile représentant le martyr de saint Gorgon, patron de Hoegaarden. Deux petits autels latéraux sont placés en biais ; ils remontent à la même époque que le maître-autel.

On admirera plusieurs statuette en bois polychrome, taillées au XVI^e siècle, notamment le groupe de Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant Jésus, placé au-dessus de la porte d'entrée.

Les restes de sainte Catherine, amenés au moment des Croisades, ont disparu durant les guerres de succession d'Autriche. Le reliquaire actuel, datant du XVIII^e siècle, contient de nouvelles reliques reçues des Carmélites de Néthen, vers 1768.

Il y a quelques années, la chapelle Sainte-Catherine semblait vouée à l'abandon ; les pèlerins y venaient encore demander la guérison de leurs propres infirmités et celle de leur bétail, mais le temps était loin où seigneurs et manants prodiguaient leurs oboles.

Fort heureusement, on a compris tout l'intérêt de cet oratoire si bien ancré

au milieu des champs ; la restauration fut décidée en 1967 et menée à bien sous la direction éclairée du Professeur Raymond Lemaire de l'Université Catholique de Louvain. Dès l'année suivante, le 23 mai, Monseigneur Roggen, Prélat de l'abbaye du Parc à Heverlee, vint consacrer l'édifice rendu au culte. Les foules d'antan reviendront-elles ? Nous ne le croyons pas, mais la chapelle fera désormais la joie des vrais amateurs d'art.

Chapelle Saint-Servais au hameau de Rommersom

Elle domine une butte, au milieu d'une prairie. Immanquablement, en ce lieu si plein de vestiges romains et francs, on pense à un tumulus ou à quelque éminence qui jadis fut consacrée à un culte païen. Il n'est pas défendu de rêver.

L'édifice très rustique est classé depuis 1974, mais on n'y a fait encore aucune restauration. Il est construit en moellons de Gobertange. La brique et la pierre alternent dans la façade qui est étayée par des contreforts, de part et d'autre du porche ; deux autres étançons soutiennent les angles. Assez étrangement, cette façade est percée de deux fenêtres et de quatre meur-

CHAPELLES EN BRABANT 3*

par Yvonne du JACQUIER,
archiviste honoraire
de Saint-Josse-ten-Noode.

trières. Le toit, comme en la chapelle Sainte-Catherine, est surmonté d'un clocheton carré qui s'achève par une petite flèche. Les belles ardoises ont malheureusement fait place à des losanges d'éternit.

L'intérieur est simple, avec dans l'abside un petit autel à colonnettes. Un calvaire polychrome est encastré dans le mur gauche. Le sanctuaire possède quelques statues, notamment celles de saint Hubert et de saint Pierre ; la principale, celle de saint Servais, a été volée.

La messe est encore célébrée tous les dimanches à Rommersom.

La chapelle devrait être rapidement restaurée si l'on ne veut la voir tomber en ruines. Le culte du saint ne semble plus être très en vogue. Il est vrai qu'on l'implorait pour être délivré des poux ! L'hygiène moderne aurait-elle détrôné saint Servais ?

Tirlemont, la ville blanche, est à un jet de pierre. Nous traversons la capitale belge du sucre pour gagner Grimde



Hoegaarden : la Chapelle Sainte-Catherine, joyau architectural du paisible hameau de Houtem.



(hameau de Tirlemont) situé le long de la route conduisant à Saint-Trond.

GRIMDE

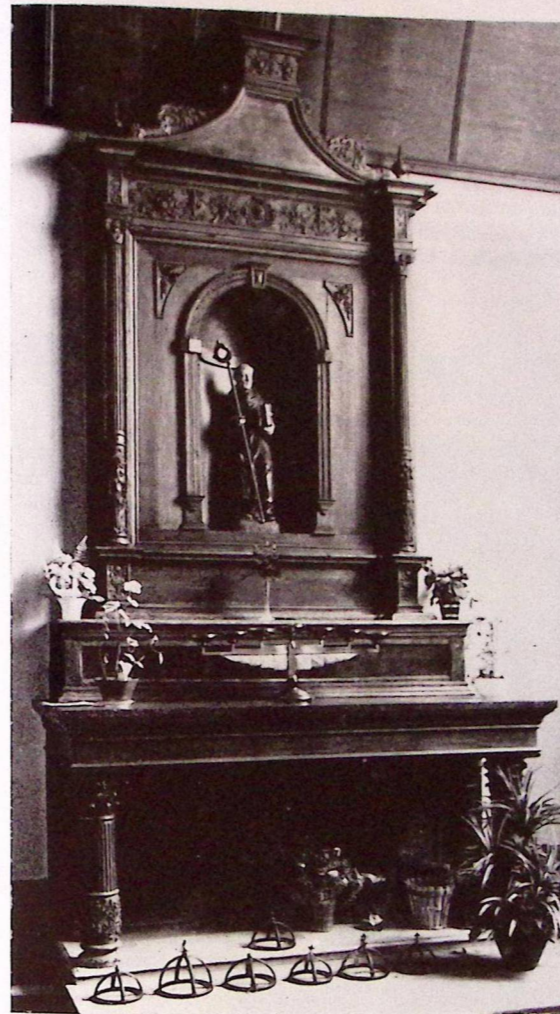
Notre-Dame aux Pierres

Cette chapelle est l'une des plus intéressantes de la région. Elle constitue une étape pour les pèlerins, sur le chemin d'Hakendover.

Le lieu semble prédestiné puisque les tribus germaniques, les Centrons en avaient fait un point de rassemblement religieux voici plus de deux mille ans. Un menhir s'élevait à la place où, plus tard, les chrétiens vénérèrent la Vierge. La nuit où paraissait la nouvelle lune de l'année, les tribus se réunissaient et faisaient, d'est en ouest, treize fois le tour du menhir comme treize fois par

an la lune, d'est en ouest, fait son tour céleste. Le même pèlerinage s'accomplissait au printemps.

La première chapelle chrétienne fut construite vers l'an 800 par des bénédictins français pour la léproserie créée par eux en cet endroit ; elle était dédiée à leur abbé, saint Maur. Les bénédictins s'en furent en 880, mais la léproserie demeura et fut, en 1328, dotée d'un sanctuaire nouveau, celui qui existe encore et où Notre-Dame est vénérée conjointement avec saint Maur. Pour l'édifier, on utilisa la pierre du menhir. La léproserie fut supprimée au début du XVII^e siècle, mais le culte se poursuivit. Chose étrange, c'est la nuit du 17 janvier et la nuit du dimanche au lundi de Pâques (donc à peu près aux mêmes



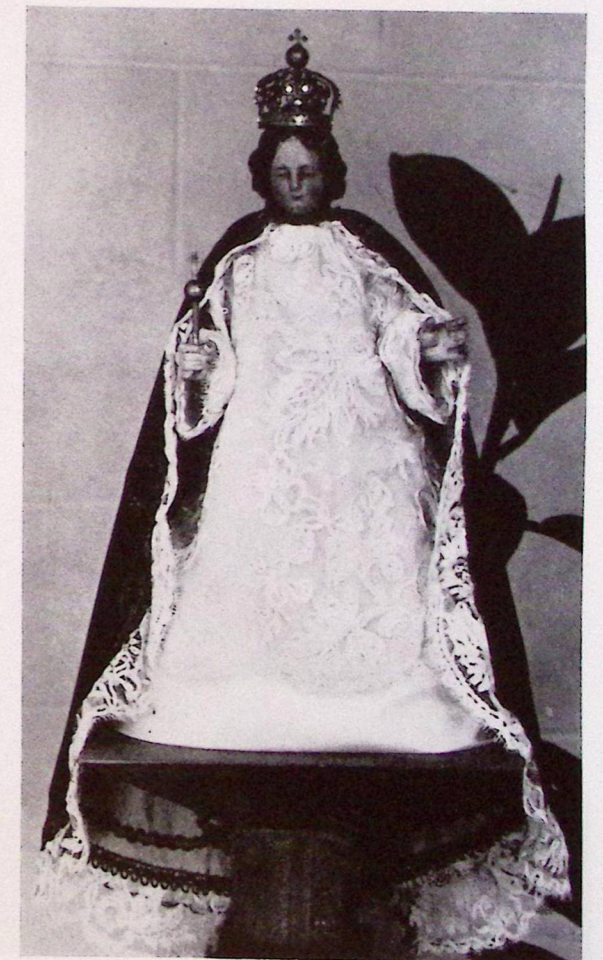
En page de gauche, en haut : plantée au sommet d'un mamelon, voici la sobre mais charmante Chapelle Saint-Servais située à l'extrémité du hameau de Rommersom, dépendance de Hoegaarden.

En bas : la robuste et vénérable Chapelle Notre-Dame aux Pierres à Grimde (Tirlemont) bien connue des pèlerins se rendant à Hakendover.

Ci-dessus : dans la même Chapelle de Grimde, Saint Maur fait depuis des siècles l'objet d'un culte au rite très particulier.

Ci-contre : une Vierge vêtue à l'espagnole est vénérée dans la minuscule Chapelle Onze-Lieve-Vrouw ten Bloede à Roosbeek.

dates que les Centrons) que l'affluence est la plus grande. Il s'agit là d'un phénomène assez courant où une coutume chrétienne s'est tout simplement substituée à une pratique païenne. Les pèlerins, en cette veillée pascale, poursuivent alors leur chemin vers Hakendover où ils assisteront à la grande chevauchée et repartiront munis de l'eau miraculeuse puisée à la source du Divin Sauveur. Cette eau — assurent-



ils — préserve les bestiaux de toute maladie.

Signalons encore que saint Maur, à Grimde, fait l'objet d'un culte étrange : des couronnes en fer sont disposées au pied de son autel ; les personnes, atteintes de maux de tête ou de maladies nerveuses, s'en coiffent pendant qu'elles prient et y trouveraient un soulagement.

ROOSBEEK

Onze-Lieve-Vrouw ten Bloede

On la découvre en bordure de la chaussée qui relie Louvain à Tirlemont. Elle est de style classique fort simple et semble, dans son état actuel, dater de la fin du XVIII^e siècle. Elle contient une statuette de la Vierge, de type espagnol (mains et visage en bois sculpté, le

corps étant entièrement dissimulé sous une robe décorative). On implore Notre-Dame contre les flux de sang. L'origine précise de cet oratoire est inconnue. Selon une tradition locale, la Vierge aurait protégé les combattants de la région au cours de la bataille de Roosbeek qui, en 1576, opposa le bailli du Brabant wallon, Jean de Glymes, aux troupes espagnoles. Les forces en présence étaient trop disproportionnées et Jean de Glymes fut vaincu.

KUMTICH

Chapelle Saint-Corneille

Sur la même route, un peu en retrait, aux approches de Tirlemont, au hameau de Breisem, se dresse une vaste chapelle consacrée à saint Corneille.

Construite en quartzite et calcaire, elle est de belles proportions, avec une nef surbaissée et une tour surmontée d'un clocher. Une partie de la bâtisse remonte au XIV^e siècle et possède des fenêtres en plein cintre, tandis que le chœur édifié au XVI^e siècle est percé d'ogives. Le millésime 1750, inscrit sur l'arc du chœur, et celui de 1754, gravé au-dessus du porche, rappellent les remaniements pratiqués au XVIII^e siècle.

Sous la toiture assez pointue, il y avait jadis une couverture de nef en bardeaux ; elle a été malheureusement remplacée par un faux-plafond qui dénature complètement l'harmonie de l'ensemble.

On implore saint Corneille contre les convulsions et... pour la santé du bétail. Une coutume lointaine et qui se perd un peu veut que, pour être exaucé, on « pèlerine » de la chapelle Saint-Corneille à l'église Saint-Gilles de Kuntich et à l'église Saint-Hubert de Kerkom-Boutersem. Le culte se pratique surtout durant la première semaine de septembre.

VERTRIKJ

Chapelle Sainte-Lucie

L'église de Vertrijk est imposante avec



En page de gauche : la vaste et élégante Chapelle Saint-Corneille au hameau de Breisem, dépendance de Kuntich.

Ci-dessus : à Breisem, Saint Corneille est invoqué contre les convulsions et pour la santé du bétail.

Ci-contre : A Vertrijk, ce très modeste oratoire est dédié à Sainte Lucie.

sa nef romane et son abside gothique. On y vénère sainte Lucie qui est représentée à l'autel droit du transept par une toile datant de 1650.

L'octave de sainte Lucie commence le 13 décembre. On l'implore pour la guérison des flux de sang, ainsi que des maux de gorge et d'oreilles.

Mais ce n'est pas seulement à l'église que l'on va prier ; les plus fervents se

rendent à la très modeste chapelle située en contrebas, le long d'un ruisseau qui sans doute jadis fut clair. Elle surplombe une source dont l'eau est, paraît-il, souveraine. Hélas ! aujourd'hui, cette eau a la même couleur que le ruisseau !

(à suivre).

3^e Voir également « Brabant » n^{os} 3 et 4/1976.



GASTRONOMIE

EN BRABANT

par Jean DEMULLANDER

Quelques recettes à base de witloof ou endives

Plats chauds

ENDIVES EN ASPERGES

Les cuire de la façon indiquée, mais sans beurre et avec un peu plus de jus de citron, afin de les conserver bien blanches. Lorsque les endives sont cuites, les égoutter et les ranger sur un plat. On peut alors les servir de plusieurs façons. Chaudes, en couvrant le pied des endives avec de la sauce mousseline ou avec une sauce blanche aux jaunes d'œuf. Froides, avec une sauce vinaigrette, ou en saupoudrant le pied des endives avec des œufs durs et hachés et en servant en même temps une saucière de mayonnaise.

ENDIVES AU JAMBON

Faire cuire les endives comme indiqué. Après les avoir égouttées, entourer chaque endive d'une fine tranche de jambon ou de bacon légèrement grillé. Ranger les endives dans un plat et couvrir d'une sauce blanche au lait. Saupoudrer de fromage râpé, d'un peu de chapelure et faire gratiner au four vif. Servir aussitôt gratiné.

ENDIVES MEUNIERES

Faire cuire les endives comme indiqué et les égoutter. Mettre à fondre une cuillerée à soupe de beurre dans une poêle et, dès qu'il a atteint la coloration noisette, y placer les endives. Les faire colorer des deux côtés, puis les dresser sur un plat. Arroser avec le beurre de la cuisson et saupoudrer de persil haché.

ENDIVES A LA ROYALE

Beurrer un plat allant au four et y ranger les endives cuites et bien égouttées. Battre deux œufs en omelette et y mélanger, en fouettant, deux décilitres de lait condensé ou de crème fraîche. Assaisonner de sel, poivre et d'un peu de muscade, puis verser le mélange sur les légumes. Y ajouter quelques morceaux de beurre et faire cuire au four, à température modérée au début. Servir aussitôt que les œufs sont cuits.

ENDIVES A L'ANGLAISE

En cas de cuisson, une précaution indispensable doit être observée, comme pour la plupart des autres légumes blancs : ne pas utiliser pour cette cuisson de récipients où le fer apparaît à nu, ce qui aurait pour résultat de noircir les légumes.

Pour 4 à 5 personnes, prendre 1 kg d'endives. Faire fondre une ou deux cuillerées à soupe de beurre dans une cocotte. Y ranger les endives.

Faire fondre une cuillerée à café de sel dans deux cuillerées à soupe d'eau et y ajouter le jus d'un citron. Arroser les endives avec ce mélange. Mettre le couvercle et cuire à feu doux pendant 20 minutes - une demi-heure.

Disposer ensuite les endives sur un plat bien chaud, recouvrir de quelques morceaux de beurre et servir aussitôt.

ENDIVES AU GRATIN

Pour 1 kg d'endives, faire fondre dans une casserole une cuillerée à soupe de beurre et y mélanger une cuillerée à soupe de farine. Verser par-dessus un quart de litre de lait chaud. Faire épaissir, en mélangeant au fouet et ajouter 50 grs de fromage râpé : Gruyère, Chester, ou tout autre fromage à pâte dure. Assaisonner sans excès, en tenant compte de la salaison du fromage et verser une partie de cette sauce dans le fond d'un plat à gratin. Y ranger les endives cuites et couvrir avec le reste de la sauce. Saupoudrer de fromage râpé, puis d'un peu de chapelure et placer quelques petits morceaux de beurre sur le tout. Faire gratiner à feu vif et servir aussitôt.

ENDIVES PAQUERETTES

Cuire les endives et après les avoir égouttées, les ranger dans un plat à gratin. Délayer une cuillerée à soupe de farine dans un peu d'eau. Verser par-dessus deux décilitres de bouillon corsé (fait éventuellement avec un cube), faire épaissir et rectifier l'assaisonnement en ajoutant un filet de sauce anglaise. Couvrir les endives avec cette sauce et mettre le plat au four afin de les conserver bien chaudes. Hacher ou passer au gros tamis deux œufs durs et y mélanger une cuillerée à café de persil haché. En saupoudrer le dessus du plat et servir aussitôt.

Les choux de Bruxelles

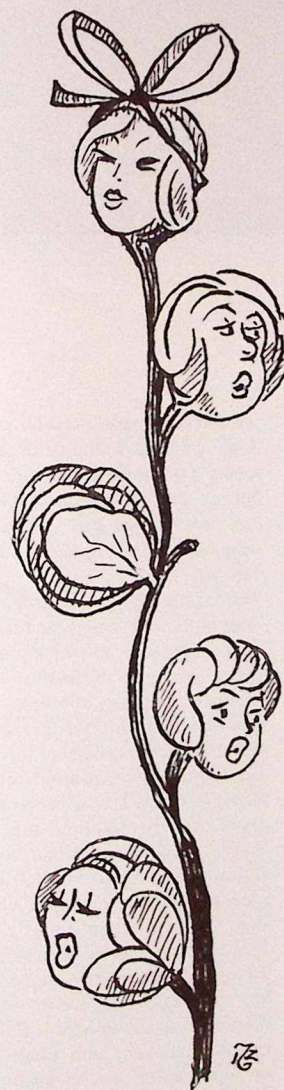
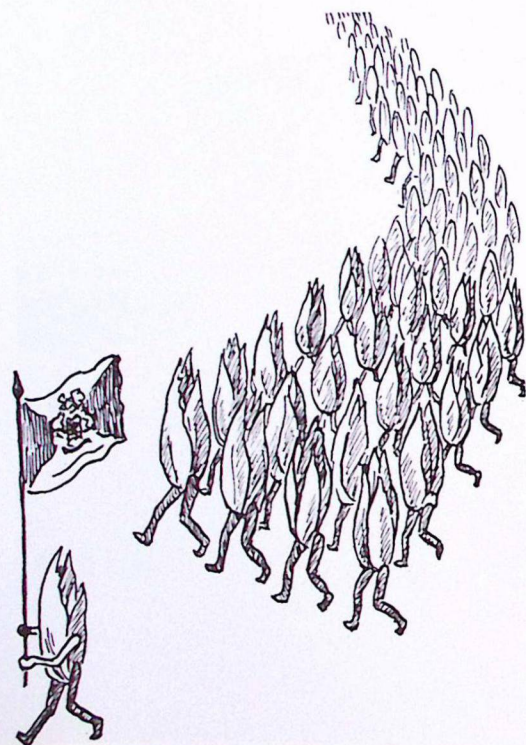
Mettre les petits choux dans de l'eau salée. Une fois cuits, les égoutter et mettre dans une casserole avec sel et poivre et un gros morceau de beurre.

Ce légume demande beaucoup de beurre et reçoit avec reconnaissance un soupçon de muscade râpée.

Ces petites « choses » qu'on pourrait appeler les « petites choutes de Bruxelles » sont vraiment délicieuses et accompagnent harmonieusement les rôtis de porc ou les boudins blancs et noirs.

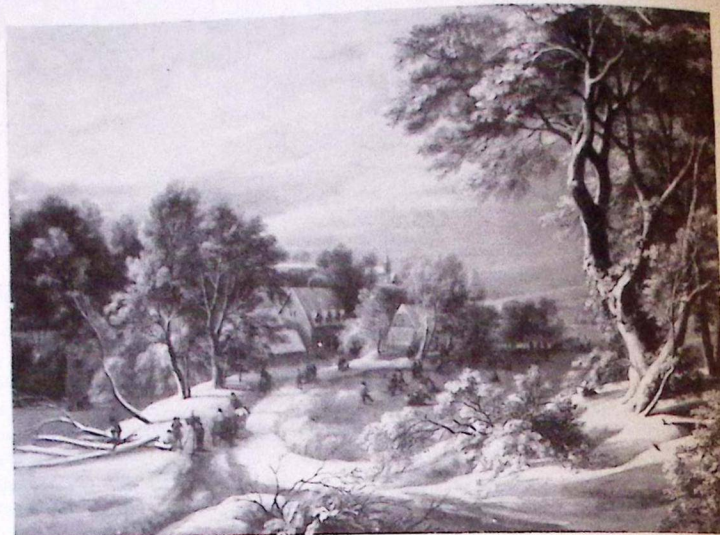
(à suivre).

* Voir également « Brabant » numéro spécial 1-2/1976 et numéro 4/1976.



Remarquable exposition au Musée d'Art Ancien à Bruxelles :

Le Paysage Brabançon au XVII^e Siècle



Pour clôturer dignement l'Année des Paysages, Parcs et Jardins historiques, les Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, agissant en étroite association avec le Commissariat Général au Tourisme, organisent présentement dans les salles du Musée d'Art ancien, rue de la Régence 3 à Bruxelles une exposition placée sous le thème « Le Paysage Brabançon au XVII^e Siècle » (de Brueghel le Jeune à Jacques d'Arthois).

Le paysage brabançon, présenté dans cette exposition, n'est pas celui de l'ancien duché ou de la province méridionale de ce nom au XVII^e siècle, mais plutôt celui de l'actuelle province belge du Brabant et plus précisément de Bruxelles et de ses environs immédiats.

Une salle de cette exposition est en conséquence réservée à la capitale et aux vues pittoresques de sites urbains ou de panoramas pris des hauteurs environnantes.

Une autre salle est consacrée à la Forêt de Soignes qui fut, surtout à

partir du XVII^e siècle, un sujet de prédilection des peintres bruxellois. Ceux-ci, et tout particulièrement Jacques d'Arthois, créèrent à cet effet un style décoratif original. Le contenu de la troisième salle est plus hétérogène, tant par le sujet que par le choix des artistes, mais l'accent est mis sur la nature, la vie à la campagne et la diversité des saisons qui donnent aux paysages de nos régions un attrait tout particulier.

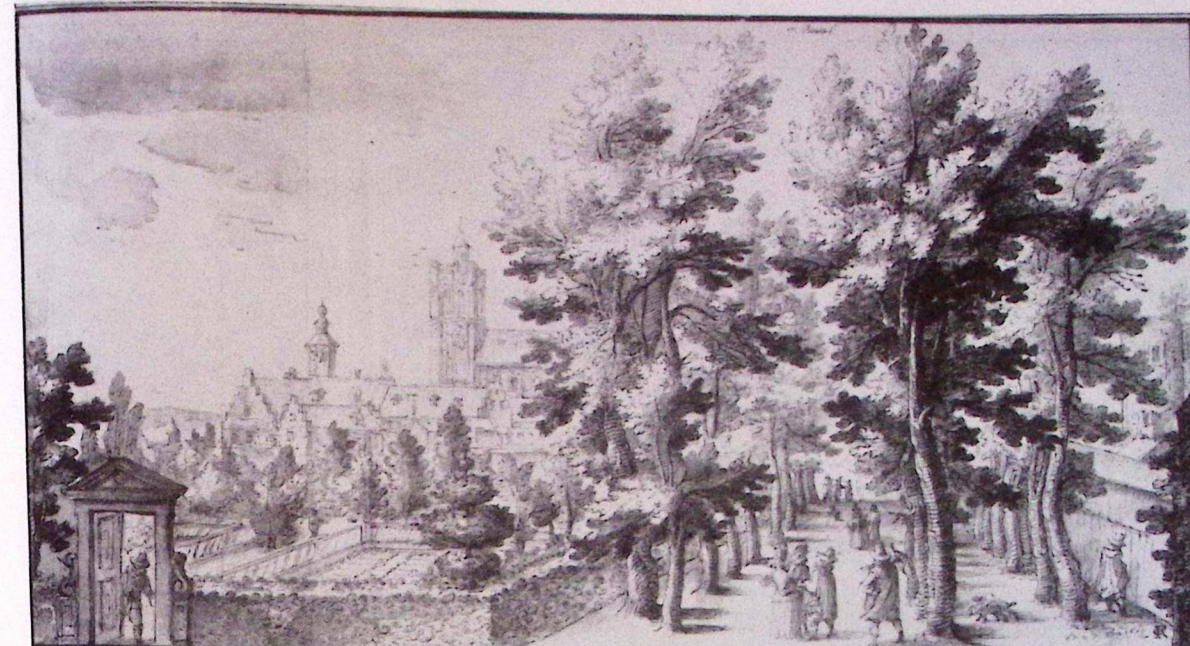
Des perspectives, qui semblent sans limite, révèlent un Brabant doucement vallonné et presque vierge. Dans ces bois, de vastes vallées en pente douce succèdent aux trouées profondes qui s'enfoncent entre les bosquets touffus. A la lisière de la forêt, de petits villages attirent aussi le regard. Les artistes qui interprétèrent ce monde coloré sont très différents les uns des autres bien que souvent contemporains. Citons, en premier lieu les peintres nés et formés à Bruxelles tels Pierre Brueghel le Jeune, fils du célèbre Pierre Bruegel l'Ancien, et Denis van Alsloot, le fondateur

de l'école bruxelloise du paysage ; celle-ci arrivera à maturité avec l'art de Louis De Vadder, Jacques d'Arthois et Ignace van der Stock. Viennent ensuite les spécialistes des vues de Bruxelles, comme Adrien-François Boudewijns et les Van Heil.

Pour compléter cet aperçu, des artistes anversois ont été retenus également, tels Alexandre Keirinckx et Jean Wildens, pour qui Bruxelles ne fut pas l'unique centre d'intérêt, ainsi que d'autres peintres qui travaillèrent dans la région bruxelloise, tel Lucas van Uden, ou s'y installèrent tels un Pierre Snayers et un David Teniers.

Dans cette exposition, les villages de Pierre Brueghel le Jeune sont les plus pittoresques. En effet, Brueghel néglige parfois l'aspect idyllique et la poésie des villages brabançons, pour mettre l'accent sur les événements guerriers ou les réjouissances populaires.

Les peintures de Denis van Alsloot offrent plus d'originalité. Ses paysages révèlent souvent une étude exacte de la topographie et le souci du rendu



de l'atmosphère. L'artiste est très sensible aussi aux variations des saisons. Les plus anciens paysages de cette exposition appartiennent encore au maniérisme.

Ensuite, avec Rubens, apparaît le paysage baroque qui consiste en un mélange d'éléments réalistes et d'inspiration romantique. La conception rubénienne du paysage est illustrée ici par Jean Wildens.

Cette vision plus décorative du paysage n'est pas uniquement l'apanage de l'école anversoise, elle est aussi présente chez d'autres artistes tels Jacques d'Arthois et Louis De Vadder.

Outre la terre brabançonne présentée ici diversement par les artistes déjà cités et par d'autres tels Mathieu Schoevaerdt, Pierre Gysels, François De Momper et l'illustre David Teniers, une place importante est réservée dans cette exposition aux vues de Bruxelles et de la Forêt de Soignes au XVII^e siècle.

Dans l'exposition, un dessin de Remigio Cantagallina, qui séjourna dans nos ré-

gions en 1611-1612, et des peintures de Théodore van Heil, Pierre Snayers et Adrien-François Boudewijns nous donnent une vue d'ensemble de Bruxelles. Un des sujets le plus souvent représentés est le Palais ducal et son immense jardin.

L'abbaye de Forest est représentée ici dans un dessin de Cantagallina. Denis van Alsloot peignit l'abbaye de la Cambre sous la neige et celle de Grocnendael au printemps.

Jacques d'Arthois, comme van Alsloot, est un excellent interprète de la Forêt de Soignes. N'oublions pas, cependant, qu'il a aussi représenté certains endroits bien précis des environs de Bruxelles, comme Woluwe-Saint-Lambert ou Alseberg. Signalons enfin le remarquable paysage de Lucas van Uden où s'étale devant nous la vallée de l'Yssche.

Tous ces peintres au XVII^e siècle furent en définitive beaucoup plus impressionnés par la majesté et le silence de la grande forêt qu'attirés par les coins pittoresques.

En page de gauche : Jacques d'Arthois : « Paysage d'hiver », huile sur toile (82,5 x 121,5 cm). Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique.

Ci-dessus : Remigio Cantagallina : « Vue de Bruxelles : Sainte-Gudule et le Jardin Terarken », plume et lavis de brun. Bruxelles, Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique.

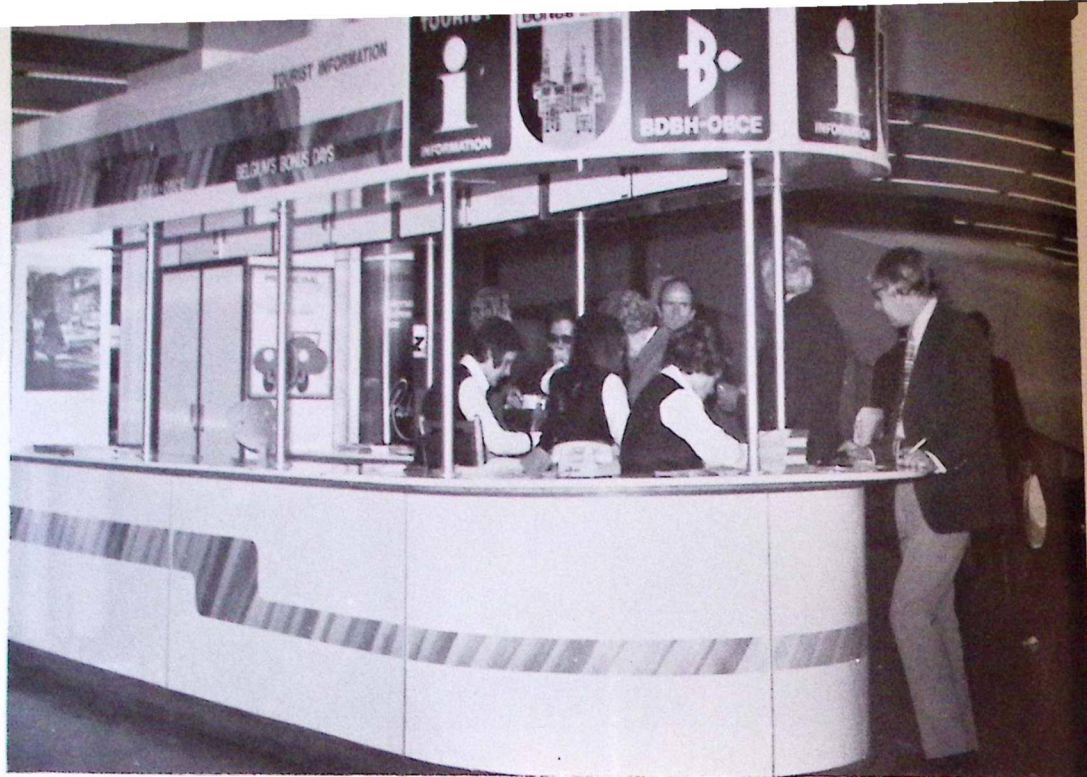
Les quarante-sept tableaux composant cette exposition proviennent de notre Musée d'Art ancien, des Musées communaux de Bruxelles et d'Ixelles, des Musées des Beaux-Arts de Gand et d'Anvers, du Musée de Bruges et de quelques collections privées.

L'exposition est ouverte tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 h, jusqu'au 5 décembre 1976.

Entrée : 20 F. Demi-tarif pour étudiants, artistes, P.C.J. et carte « Plus 3 ».

Catalogue : 175 F (tous les tableaux sont reproduits).

Visites guidées : sur demande 10 jours à l'avance. Service éducatif, rue du Musée 9, 1000 Bruxelles, tél. (02) 513 96 30. Participation : 300 F pour un groupe d'environ 20 personnes.



Un nouveau bureau de tourisme à l'Aéroport de Bruxelles National

BRUXELLES chef-lieu du Brabant, capitale de la Belgique et siège de plusieurs institutions européennes, vient d'ajouter un fleuron supplémentaire à son équipement touristique. En effet, notre capitale dispose depuis quelques mois d'un nouveau bureau de tourisme, lequel répond à un authentique besoin compte tenu de la vocation internationale qui est la sienne, compte tenu aussi du fait que Bruxelles tend de plus en plus à devenir la plaque tournante du tourisme dans notre pays. Dans cette optique et à l'initiative de M. Jos Chabert, ministre des Communications, et du Commissariat Général au Tourisme, un centre d'accueil et d'informations a été installé en juin dernier, dans la zone de douane de notre Aéroport National à Zaventem (Bruxelles). Ce bureau de tourisme vient s'ajouter aux différents pavillons d'accueil déjà établis aux frontières de l'Allemagne, de la France et des Pays-Bas.

Placées sous la direction et le contrôle de la Fédération Touristique du Brabant, plusieurs hôtesses y fournissent tous renseignements utiles aux nombreux visiteurs étrangers qui débarquent quotidiennement à Zaventem. Le comptoir est pratiquement ouvert en permanence, puisque les hôtesses y sont présentes tous les jours de l'année, de 7 heures du matin à 20 h 30. Elles disposent, pour remplir leur mission, entre autres d'un très riche éventail de brochures, dépliants et autres documents édités par le Commissariat Général au Tourisme et les Fédérations touristiques des neuf provinces belges. Elles sont chargées également d'éclairer les voyageurs sur les bénéfices qu'ils peuvent retirer du programme de promotion touristique « Belgium's bonus days ». Rappelons que ce dernier, créé en 1973, et limité, à l'époque aux ressortissants des Etats-Unis d'Amérique et du Canada, pour être étendu par la suite aux touristes

en provenance du Japon et d'Afrique du Sud, leur procurent des avantages non négligeables, notamment sous forme de cadeaux divers et de réductions de prix à la condition qu'ils séjournent au moins deux ou trois jours dans notre pays.

D'autre part, la création de ce nouveau bureau d'informations ne peut avoir que des retombées bénéfiques sur l'exploitation assurée par la Régie des Voies aériennes belges et plus spécialement sur la Sabena.

Il va de soi que le bureau de Zaventem est ouvert à tous les voyageurs (touristes, hommes d'affaires, etc.) qui utilisent l'avion comme moyen de transport, leur assurant ainsi dès leur arrivée un « service » supplémentaire d'informations aussi larges que possible sur l'équipement et le patrimoine touristique de la Belgique.

Y.B.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Avis à nos membres :

La cotisation 1977 est portée à 300 F

En dépit des charges sans cesse accrues résultant notamment de l'augmentation sensible des frais d'impression et d'expédition de la revue « Brabant », notre Fédération Touristique a pu, au prix de gros sacrifices, maintenir, en 1976, le montant de la cotisation annuelle de ses membres à 250 F. La nouvelle hausse des matières premières, des salaires et des tarifs postaux, enregistrée au cours de ces derniers mois, rend l'édition de notre revue de plus en plus onéreuse. Ce concours regrettable de circonstances, absolument indépendant de notre volonté, nous oblige à majorer le prix de l'abonnement à notre revue (6 numéros), **prix qui sera porté pour l'année 1977 à 300 F (T.V.A. comprise)**. Comme nos affiliés pourront le constater, la majoration du prix de l'abonnement que nous sommes contraints d'appliquer est somme toute relativement légère, compte tenu de la montée en flèche des prix, enregistrée depuis deux ans. En revanche, grâce à ce petit supplément de cotisation, nous serons en mesure de garder à notre périodique — sans pour autant obérer le budget de nos membres — ce haut standing qui est le sien et que notre Fédération entend maintenir contre vents et marées. Nous prions, dès lors, nos membres de verser, **en toute la mesure du possible avant le 15 décembre 1976**, la somme de **300 F**, à titre de cotisation pour 1977 au C.C.P. 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant à 1000 Bruxelles. Ils éviteront de la sorte le désagrément d'une interruption ou d'un retard dans la livraison de notre périodique.

Par la même occasion, nous rappelons à nos lecteurs qu'il leur est toujours loisible de souscrire un **abonnement combiné, formule leur assurant à des conditions très avantageuses le service simultané des éditions française et néerlandaise de notre revue**. A cet effet, ils sont invités à verser la **somme de 450 F (T.V.A. comprise)** à notre C.C.P. mentionné plus haut.

A titre indicatif, signalons que pour les non affiliés à notre Fédération, la revue « Brabant » sera vendue au prix de 75 F., par numéro, et cela à partir de janvier 1977.

Dans quelques mois s'ouvrira la grande salle des véhicules et du matériel lourd.

Renseignements : Centre d'Histoire et de Traditions de la Gendarmerie, avenue de la Couronne 227, 1050 Bruxelles. Tél. (02) 640 10 00.

La Belgique Touristique et ses Villes d'Art

Dans la série bien connue des Guides Cosyn, la 7^e édition française de la « Belgique Touristique et ses Villes d'Art » vient de sortir de presse.

Dans la préface de cet intéressant guide, Arthur Haulot, commissaire général au Tourisme précise que « c'est le seul ouvrage belge qui condense en un volume tout ce que l'étranger peut découvrir en Belgique et qui est édité en quatre langues ». Il y rend aussi hommage aux auteurs de cette collection — fondée voilà quelque cinquante-cinq années par Maurice Cosyn, l'un des pionniers du tourisme en Belgique, et poursuivie sans désemparer par son fils — pour avoir su mettre dans leurs écrits « tant de tendresse et de fierté pour ce pays Belgique qu'ils ont servi et servent avec tant de ferveur ».

Le touriste retrouvera, dans cette nouvelle édition mise à jour, toutes les qualités qui firent le succès des éditions précédentes. Sous un format pratique, ce guide judicieusement illustré, comporte la description de neuf circuits automobiles en Belgique, circuits qui, de la Flandre à l'Ardenne en passant par le Brabant, permettent chaque fois de découvrir une entité régionale caractéristique et, plus particulièrement, ses villes d'art.

Ouverture

du « Centre d'Histoire et de Traditions de la Gendarmerie »

Il n'y a guère à été inauguré, dans les bâtiments de l'Ecole Royale de Gendarmerie, avenue de la Couronne 227 à Bruxelles, le « Centre d'Histoire et de Traditions de la Gendarmerie ».

Ce Centre, qui est destiné en premier lieu aux élèves des différentes Ecoles de l'Ecole Royale de Gendarmerie, est ouvert au public tous les jours, sauf le jeudi, de 9 à 12 h et de 14 à 17 h. Des visites de groupes sont possibles les samedis et dimanches, aux mêmes heures, sur simple demande à transmettre au Gestionnaire du Centre. Les visites sont gratuites.

Le « Centre d'Histoire et de Traditions de la Gendarmerie » comporte actuellement quatre salles : la « Salle historique », celle des « Traditions et Unités », celle de la « Brigade », la quatrième salle est réservée à la lecture des documents et archives et à la consultation d'une abondante collection photographique.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Chaque circuit est aisément repérable grâce au plan schématique qui l'accompagne. Des plans particuliers pour les grandes villes permettent de s'orienter aisément et de trouver les monuments principaux. Une carte routière de Belgique, avec indication des autoroutes, complète ce guide on ne peut plus utile.

Références : « Belgique Touristique et ses Villes d'Art », 7e édition, Guides Cosyn, boulevard de Smet de Naeyer 581, 1020 Bruxelles. Prix : 195 F.

Concours A.-N. Delaunois et ses frères 1977

Deux bourses de 50.000 F., pour un voyage d'études, en faveur d'artistes belges : peintres, dessinateurs et graveurs, âgés de moins de trente ans au 1er janvier 1977, nés ou domiciliés depuis cinq ans au moins à Louvain ou dans l'arrondissement de Louvain ou qui auront fait leurs études à l'Académie des Beaux-Arts de Louvain, et « s'inspirant dans leurs productions des principes d'art qu'Alfred Delaunois a toujours respectés dans ses œuvres », sont à conférer en 1977.

Les artistes qui désirent prendre part au prochain concours, qui aura lieu en 1977, doivent adresser leur demande à la Commission Provinciale des Fondations de Bourses d'Etudes du Brabant, place de la Vieille Halle-aux-Blés 30, à 1000 Bruxelles, avant le 1er janvier 1977.

Les intéressés recevront un exemplaire du règlement et une formule de demande de participation au concours sur demande adressée au Secrétariat de la Commission, même adresse que ci-dessus.



Le captivant Musée Postal, sis place du Grand Sablon à Bruxelles, abrite jusqu'au 30 novembre 1976, une intéressante exposition axée sur les timbres-poste émis par le Grand-Duché de Luxembourg.

Jusqu'au 30 novembre 1976 : Exposition de timbres-poste au Musée Postal

Le Musée des Postes et des Télécommunications, sis, Grand Sablon 40 à Bruxelles présente, jusqu'au 30 novembre 1976 inclus, dans la salle philatélique du 1er étage, une sélection de timbres-poste émis par le Grand-Duché de Luxembourg.

Durant cette même période, le musée expose des coins originaux et des épreuves d'artiste réalisés par le graveur C. Spinoy.

Rappelons que le Musée des Postes et des Télécommunications est accessible gratuitement du mardi au samedi inclus de 10 à 16 h ; les dimanches et jours fériés de 10 à 12 h 30. Fermeture hebdomadaire : le lundi.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Un médaillon Henri Logelain à Ixelles

Un médaillon à l'effigie de feu Henri Logelain, artiste peintre a été apposé récemment sur la façade de l'immeuble portant le n° 126 de la rue Elise à Ixelles, immeuble qu'il a habité pendant de nombreuses années et où se trouvait également son atelier.

De nombreuses personnalités représentant la Cour, le Gouvernement, les autorités diplomatiques, provinciales et communales, le monde des arts, des affaires, ainsi que de nombreux admirateurs et amis de l'artiste se pressaient pour assister à cette cérémonie qui fut particulièrement émouvante.

C'est avec ferveur que l'assemblée a écouté tour à tour les allocutions de M.M. Albert Demuyter, sénateur, bourgmestre d'Ixelles, Georges Mundeeler, député, échevin des Beaux-Arts d'Ixelles et Maurice-Alfred Duwaerts, directeur du Service de Recherches Historiques et Folkloriques et des Relations Culturelles et Publiques de la Province de Brabant, qui représentait Monsieur Ivan Roggen, gouverneur de la Province de Brabant, qui ont rendu hommage à la prestigieuse carrière du maître qui se classe dans sa première période parmi les peintres brabançons de l'Ecole de Rik Wouters.

Ensuite M. Quittelier, qui fut un excellent confrère de l'artiste, parlant au nom de la grande Corporation des Arts plastiques et graphiques, a évoqué, à l'aide de quelques anecdotes et d'une façon très vivante, la féconde carrière d'Henri Logelain.

Ce vibrant hommage au talentueux



Le médaillon, à l'effigie d'Henri Logelain, apposé récemment sur la façade de l'immeuble portant le n° 126 de la rue Elise à Ixelles, est l'œuvre du talentueux sculpteur, Julien Lefèvre.

artiste, trop tôt enlevé à l'affection des siens, fut suivi de la visite de l'atelier du maître, visite qui, au départ, fut malaisée tant la foule qui se pressait dans les dégagements était dense... environ 300 personnes. Tout finit par s'arranger et chacun put ainsi apprécier le charme discret mais néanmoins irradiant de ce studio où tout est resté dans l'état où

l'artiste l'a laissé au moment de sa mort.

Le médaillon est l'œuvre du talentueux sculpteur Julien Lefèvre, lequel l'a offert à Madame Henri Logelain en reconnaissance des précieux conseils qu'Henri Logelain, dont il fut l'élève attentif, lui prodigua à ses débuts et dont il sut faire bon usage par la suite.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Notre nouvelle adresse à partir du mois de novembre 1976 :
rue du Marché-aux-Herbes 61
à Bruxelles

Il y a 16 ans déjà, le 20 janvier 1961, notre Fédération s'installait officiellement rue Saint-Jean à Bruxelles à proximité immédiate du Quartier des Arts. Notre revue « Brabant » a consacré, à l'époque, un large écho à cet événement. Depuis cette date le tourisme et ses techniques ont profondément évolué. C'est pourquoi, dans le but d'assurer une coordination encore plus efficace de nos activités avec celles exercées parallèlement par le Commissariat Général au Tourisme, à l'échelle nationale, et par le T.I.B. (Tourisme Information Bruxelles) à l'échelon de notre capitale, les instances responsables de ces Services ont pris récemment la décision de grouper dans un même bâtiment leur personnel tant administratif que d'accueil.

De la sorte, la politique touristique des trois « B » (Belgique, Brabant, Bruxelles) dont l'initiative revient à M. Bertrand, ancien ministre des Communications et du Tourisme, qui en avait jeté les bases, le 3 février 1969, à l'occasion de sa visite officielle à Bruxelles et en Brabant, politique à laquelle notre président, Philippe Van Bever, adhéra immédiatement au nom du Brabant, se trouvera enfin concrétisée. L'immeuble qui abritera dorénavant les 3 « B » est situé à front de la rue du Marché-aux-Herbes à Bruxelles entre notre célèbre Grand-Place et le quartier haut en couleur de la rue des Bouchers, un des temples de la gastronomie bruxelloise.

Pour la petite histoire, signalons que cet immeuble fut construit, en 1929, d'après les plans dressés par le talentueux architecte, Polak, à l'emplacement même où s'élevait jadis la Grande Boucherie qui fut rasée à la suite d'un effondrement partiel de la construction, survenu le 9 mai 1917.

De plan rectangulaire, avec façade principale donnant sur la rue du Marché-aux-Herbes, façade postérieure donnant sur la rue du Poivre et façades latérales sur la rue des Harengs et la rue Chair et Pain, l'édifice conçu par l'architecte Michel Polak et baptisé à l'époque « Nouveau Palais » ne manque pas d'élégance. Son agencement extérieur, spécialement étudié pour s'imbriquer harmonieusement dans le cadre historique des abords de la Grand-Place, a été conservé, de même que la galerie à arcades, bien connue des Bruxellois, qui court, à hauteur du rez-de-chaussée, le long de la rue du Marché-aux-Herbes.

En revanche, l'intérieur sera réaménagé à tous les niveaux en fonction de la nouvelle destination de l'immeuble. Notre Fédération qui partagera le deuxième étage avec le Service de Recherches Historiques et Folkloriques et des Relations Culturelles et Publiques de la Province de Brabant ainsi qu'avec le Secrétariat de l'Office Provincial des Artisans et des Industries d'Art du Brabant, sera la première à occuper

« ses nouveaux quartiers ». Elle sera suivie dans les prochains mois par le Commissariat Général au Tourisme et le T.I.B. Par la même occasion, un bureau central d'accueil et d'information, ainsi qu'une salle réservée aux expositions seront ouverts au rez-de-chaussée de l'édifice.

Cependant, plusieurs semaines s'écouleront encore avant que nous puissions rétablir des contacts normaux avec le public et les chercheurs. Aussi, pendant cette période transitoire, une de nos hôtesses sera détachée au T.I.B. rue de la Colline 12 à 1000 Bruxelles, où elle se tiendra du lundi au vendredi, à la disposition des touristes pour leur fournir tous renseignements concernant plus spécialement le Brabant. Nous saisissons cette occasion pour adresser nos vifs remerciements au T.I.B. pour le remarquable « esprit d'équipe » qu'il vient de témoigner à notre égard.

En raison de ce déménagement, nous attirons tout spécialement l'attention de nos membres ainsi que des lecteurs et collaborateurs de notre revue sur le fait qu'à compter de ce mois de novembre 1976, toute correspondance doit être adressée à : Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché-aux-Herbes 61 à 1000 Bruxelles. Notre numéro de téléphone reste provisoirement inchangé soit le (02) 513 07 50.

Y.B.

Voyez plus grand!

LOTERIE NATIONALE

**NOMBREUX LOTS DE
1 A 25 MILLIONS**

Les lots sont payés sans la
moindre retenue fiscale ou autre

Tirage chaque mercredi

Croyez à VOTRE CHANCE

Elle est REELLE



**Nos taux
sont
imbattables.**

Dépôts

à vue	1,15 %
à 1 mois de préavis	6,40 %
à 3 mois de préavis	7,40 %
à 6 mois de préavis	8,25 %
à 12 mois de préavis	9 %

Livret de dépôt
sans précompte **6 % net**



banque commerciale d'escompte

Vieille Halle aux Blés - 1000 BRUXELLES - T. 02/511.42.93
Boulevard Tirou, 84 - 6000 CHARLEROI - T. 071/31.44.49

Le Brabant en six dépliants

Six nouveaux dépliants touristiques viennent de sortir de presse. Chaque dépliant comporte la description d'une région du Brabant et est enrichi d'une carte où figurent les curiosités touristiques.

Ces dépliants existent en français, néerlandais, anglais et allemand. Ils peuvent être obtenus **gratuitement, par région**, aux secrétariats des S.I.R. :

S.I.R. du Roman Païs de Brabant, Hôtel de Ville, 1400 NIVELLES

S.I. de l'Est du Brabant Wallon, Hôtel de Ville, 1300 WAVRE

V.V.V. Hageland en Haspengouw, Stadhuis, 3300 TIRLEMONT

V.V.V. Midden-Brabant, Tiensevest 170, 3000 LOUVAIN

V.V.V. Noord-Westbrabant, Gemeentehuis, 1703 KOB-BEGEM

V.V.V. Zuid-Westbrabant, Sint-Katarinavest 39, 1500 HAL